[illegible]

VI

LES FRÈRES À L'ÉPREUVE,

DRAME

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

Représenté, pour la première fois, sur le Théâtre de la Porte Saint-Martin, le 6 *Septembre* 1806.

PAR M. PELLETIER-VOLMÉRANGES.

SECONDE ÉDITION.

> Une seule larme que j'aurai fait verser à un lecteur sensible, un seul remords que j'aurai arraché à l'ennemi de la morale, voilà le but de mes travaux et leur récompense.
>
> *Déf. de la Philosophie de la Nature.*

Prix : 1 fr. 50 cent.

PARIS,

CHEZ J. N. BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre Français, n°. 51.
LEVALLOIS, Imprimeur-Libraire, rue J.-J. Rousseau, n°. 14.

1808.

PERSONNAGES,

COSTUMES ET EMPLOIS.

M. DE MONVAL (*au premier acte*), habit de velours cramoisi, olives en or, veste de drap d'or et perruque blanche. (*Au deuxième acte*) grand deuil, et à la dernière sortie du cabinet (*au troisième acte*), même costume qu'au premier. (*Père noble.*)

M. le Major D'HERMONVILLE, uniforme riche et élégant. (*Premier rôle.*)

M. DE LA JAUKERRES, neveu aîné de M. Monval (*premier acte*), frac vert, galonné en or, veste blanche, culotte noire, un chapeau gris à bec, bordé d'un petit galon d'or, des guêtres de peau jaune, une cravache à la main, couteau de chasse, ceinturon de velours ponceau galonné en or. (*Au deuxième acte*) habit orange brodé en argent, doublure, paremens, veste et culotte de soie bleue, coëffure ridicule. (*Jeune comique, jouant les caricatures.*)

Madame DE LA JAUKERRES, robe blanche et chapeau avec des plumes de diverses couleurs. (*Au deuxième acte*) une robe de satin bleu de ciel, garnie en réseaux d'argent, jupon blanc pailleté, grande coëffure ornée de plumes blanches et beaucoup de diamans. (*Caractère.*)

GERVAL, second neveu de M. de Monval, frac de sergette grise, boutons et collets noirs, culotte et guêtres même couleur de l'habit, chapeau gris et rond, entouré d'un crêpe, gilet blanc et ceinture noire. (*Jeune premier.*)

PAULINE, épouse de Gerval, corset puce, jupon de drap rouge, tablier blanc, chapeau de paille jaune, et un crêpe autour. (*Jeune première.*)

M. LEROC, ancien procureur et usurier (*Au premier acte*), habit gris, veste et culotte noires, perruque ronde, guêtres grises, chapeau à cornes égales, et une canne à bec à corbin. (*Au deuxième acte*), l'habit noir complet et la grosse perruque. (*Financier*)

FRANCOIS, vieux valet-de-chambre de M. de Monval, habit marron, boutons d'or, veste, culotte et bas noirs. (*Premier comique.*)

CHAMPAGNE, domestique de M. de Monval, habit de livrée, veste et culotte noires.

Un Huissier, personnage muet, l'habit qu'il voudra.

Quatre Domestiques de M. de la Jaukerres.

Deux Femmes-de-Chambre de madame de la Jaukerres.

La Scène est chez M. de Monval, au château de la Meillière, près de Toulouse.



LES FRÈRES L'ÉPREUVE,

DRAME EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un Salon, dont le fond est à trois portes; les deux petites doivent être vitrées et recouvertes en dedans d'un rideau vert.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRANÇOIS, trois Domestiques.

François.

Vos habits sont faits, le tailleur vient de les apporter, il faut prendre le deuil et garder le secret; le premier qui commettrait une indiscrétion se ferait chasser sur-le-champ.

Champagne.

Quelle idée a M. de Monval de nous faire prendre le deuil ?

François.

Cela ne vous regarde pas. Apparemment qu'il a ses raisons pour cela.

Champagne.

Vous les savez ?

François, d'un air important.

Oui, monsieur, je les sais; mais c'est différent, je suis son valet-de-chambre.

Champagne.

Et nous ne sommes que ses domestiques.

François.

La différence n'est pas grande; mais enfin, il y en a.

Champagne.

C'est M. d'Hermonville qui fait faire tout cela ?

François.

Le major d'Hermonville est un brave homme, notre maître est bon.... et sans la prévention qu'il a pour.... Ah ! j'allais babiller ! allez-vous-en, et faites ce que je vous ai dit.

Champagne.

Vous n'êtes pas fâché, M. François ?

François.

Je ne me fâche jamais, mon garçon ; allez vous habiller, et attention au service.

SCÈNE II.

FRANÇOIS.

Ces gens-là voudraient tout savoir, tandis que leur devoir n'est que d'obéir ; mais je suis discret et je saurai me taire. — Ce bon M. de Gerval va donc revenir ! cela me fera plaisir. Pour M. de la Jaukènes, son frère aîné, cela m'est égal ; je n'ai reçu de lui que des duretés ; vingt fois il a voulu me faire mettre à la porte.... et M. de Gerval prenait mon parti, me défendait, me faisait rester... cela ne s'oublie point quand on a du cœur. C'est un aimable garçon ! il n'a pas fait ce dont son frère l'accuse, j'en jurerais. Voilà M. d'Hermonville.

SCÈNE III.

FRANÇOIS, M. DERMONVILLE.

M. d'Hermonville.

François, quel est cet homme qui vient d'entrer au galop dans la cour ?

François.

C'est le courier de M. de la Jaukèrres.

M. d'Hermonville.

Ils arrivent ? .... Bon. *(tirant un crêpe de sa poche.)* Mets ce crêpe à mon bras.

François.

Monsieur prend le deuil ?

M. d'Hermonville.

Oui.

François.

Mais vous n'êtes pas parent de M. de Monval.

M. d'Hermonville.

Je suis son ami ; cela pourra servir d'exemple.

François (lui mettant le crêpe.)

A qui ?

M. *d'Hermonville.*

Tu dois le savoir.... Un peu plus haut.

François.

Cela ne frappera pas !

M. *d'Hermonville.*

Tant pis.

François.

Il est certaines personnes pour lesquelles l'exemple est sans fruit.

M. *d'Hermonville.*

Cela ne dispense pas de le donner.

François (en parlant du crêpe.)

Est-ce comme ça ?

M. *d'Hermonville.*

Oui. — Monval est-il levé ?

François.

Il y a long-tems. Votre projet l'occupe.

M. *d'Hermonville.*

Va lui dire que je l'attends ici.

François.

Monsieur ; ce que vous avez imaginé est singulier.

M. *d'Hermonville.*

Vas, vas, et dis à mon ami qu'il vienne.

François.

J'y vais.

SCÈNE IV.

M. D'HERMONVILLE.

Voilà le moment que j'attendais avec tant d'impatience. Combien il m'a fallu d'adresse pour décider l'oncle à mettre les deux frères à l'épreuve ! j'avais de grands motifs ! oui, j'ai versé des larmes quand on m'a fait le récit des malheurs de Gerval, et je n'ai pu, sans indignation, connaître l'infâme procédé de son frère : mon dessein dans tout ceci est de faire le bien ; de détruire l'inimitié, et d'opérer une réconciliation dans la famille.

SCÈNE V.

M. d'Hermonville, M. de Monval.

M. *de Monval.*

Bon jour, mon ami, que me voulez-vous ?

M. *d'Hermonville.*

Mon cher Monval, c'est aujourd'hui que nous allons faire l'épreuve que je vous ai conseillée : vous allez connaître vos neveux ; vous verrez si l'amitié que vous avez pour M. de la Jaukèrres est fondée sur la réciprocité, si l'infortuné Gerval a mérité votre courroux, et lequel des deux est digne de votre tendresse et de votre fortune.

M. *de Monval.*

Ces messieurs arrivent donc aujourd'hui ?

M. *d'Hermonville.*

Voici leurs lettres.

M. *de Monval.*

Convenez, d'Hermonville, qu'il faut l'amitié que j'ai pour vous, pour me prêter à ce que vous exigez de moi ?

M. *d'Hermonville.*

Votre complaisance vous sera utile, mon ami..

M. *de Monval.*

En quoi ?

M. *d'Hermonville.*

Elle vous empêchera de faire une injustice.

M. *de Monval.*

Vous prenez le parti de Gerval, d'après un récit qu'on vous a fait, et vous avez cru tout cela.

M. *d'Hermonville.*

J'ai cru la vérité, et vous avez cru la calomnie.

M. *de Monval*, fièrement.

D'Hermonville !

M. *d'Hermonville.*

Mon ami, vous me connaissez assez pour être persuadé que je ne veux pas vous offenser. Mais je parle avec chaleur, parce que je suis vivement pénétré.

M. *de Monval.*

Mon cher, je ne me fâche point.

M. *d'Hermonville.*

Je poursuis. Ce n'est point de Gerval que je tiens les dé-

tails, je n'ai pas même voulu le voir ; mais monsieur le curé de Saint-Marc est un homme digne de foi : c'est chez M. de Valfort, Seigneur de son village, que je l'ai vu; c'est en sa présence qu'il ma conté les malheurs de Gerval ; c'est lui qui m'a engagé à vous réconcilier ; j'ai promis, je tiens ma parole ; et je ne partirai point sans avoir achevé mon ouvrage.

M. *de Monval*,

Comment peut-on entreprendre de justifier Gerval ?

M. *d'Hermonville*.

Par ses actions.

M. *de Monval*.

Eh ! ce sont ses actions qui déposent contre lui !

M. *d'Hermonville*.

On vous l'a fait entendre.

M. *de Monval*.

Et mes cent mille francs d'Espagne qu'il a gardés ?

M. *d'Hermonville*.

Qu'il a gardés !... Ah ! mon ami, si Gerval avait les cent mille francs, il ne serait pas obligé de labourer la terre pour vivre.

M. *de Monval*.

Mais.....

M. *d'Hermonville*.

Point de réplique à cela.

M. *de Monval*.

Non, car c'est une supposition.

M. *d'Hermonville*.



Je l'ai vu. — En sortant de chez M. de Valfort, je passais près du champ que Gerval cultive ; je le vis presqu'au bord du grand chemin, conduisant sa charrue ; il travaillait avec courage, la sueur inondait son front, et la douleur était empreinte sur sa figure ; il regardait à peine les voyageurs, et quand on le fixait, il se détournait pour n'être pas reconnu. Je ne puis vous rendre l'impression que ce pauvre jeune homme fit sur moi !.... A quelque distance, je dis d'arrêter. J'envoyai dix louis, avec prière de les accepter. — *Je suis laboureur, répondit-il avec fierté, et ne suis point un mendiant ; allez, et remerciez votre maître*. Ah ! ce trait me fut à l'ame ! Je voulais aller à lui pour le supplier de recevoir mes secours..... mais je craignis de l'humilier ; je poursuivis ma route, et je suis venu vous

intercéder dans l'espoir de vous attendrir en vous faisant la peinture de sa cruelle position, de le justifier par le fait dont on l'accuse, et l'arracher au malheur en lui rendant votre estime et votre amitié.

M. *de Monval.*

S'il n'avait point eu de reproches à se faire, qui l'aurait empêché de revenir ?

M. *d'Hermonville.*

C'est ce que nous saurons.

M. *de Monval.*

Et son mariage, vous l'approuvez, sans doute ?

M. *d'Hermonville.*

En fait de mariage, je ne blâme ni n'approuve ; chacun agit d'après son cœur.

M. *de Monval.*

Mais avoir épousé une paysanne!

M. *d'Hermonville.*

Les vertus se trouvent par-tout.

M. *de Monval*, avec force.

Je ne lui pardonnerai jamais cette mésalliance. Lui qui était fait pour arriver aux places les plus éminentes par ses talens et son esprit, le voilà réduit à labourer la terre.

M. *d'Hermonville.*

C'est malheureux, mais cela n'est pas déshonorant.

M. *de Monval.*

La Jaukèrres n'a pas fait comme lui, il a su choisir une femme qui lui a donné beaucoup de biens.

M. *d'Hermonville.*

Oh! M. de la Jaukèrres est un homme qui entend ses intérêts.

M. *de Monval.*

A-t-il tort ?

M. *d'Hermonville.*

Ce soir la question sera décidée.

M. *de Monval*, avec humeur.

Ma sœur, en mourant, m'a légué ses deux fils,..... et cela m'a donné un mal!

M. *d'Hermonville.*

Vous avez rempli le devoir d'un oncle célibataire.

M. *de Monval.*

Souvent il fut pénible! la Jaukèrres au moins ne me paye point d'ingratitude.

M. *d'Hermonville*, avec une intention maligne.

Depuis deux ans qu'il est marié, vous est-il venu voir? Vous a-t-il présenté son épouse?

M. *de Monval.*

Deux cents lieues de distance font son excuse, et madame de la Jaukèrres est d'une santé faible et délicate.

M. *d'Hermonville.*

Mon cher, on vient pour l'héritage.

M. *de Monval.*

C'est indispensable. Enfin, je connais mes neveux, leurs caractères sont totalement opposés. Gerval a toujours été bouillant, emporté.

M. *d'Hermonville.*

Oui, mais franc et loyal.

M. *de Monval.*

Je sais que vous avez pour lui une préférence marquée.

M. *d'Hermonville.*

J'aimais ce jeune homme, je l'avoue.

M. *de Monval.*

Il me contrariait sans cesse, et son frère faisait toutes mes volontés.

M. *d'Hermonville.*

Dites qu'il vous faisait faire les siennes.

M. *de Monval.*

Parce qu'il était toujours raisonnable, doux, honnête et sensible.

M. *d'Hermonville*, avec intention.

Sur-tout lorsqu'il vous parlait de son frère.

M. *de Monval*, avec impatience et dépit.

Ah!.....

M. *d'Hermonville.*

Il ne vous a jamais parlé de son frère?

M. *de Monval.*

Fort souvent.

M. *d'Hermonville.*

Eh bien! souvenez-vous de ce qu'il vous en disait, et vous connaîtrez son cœur.

M. *de Monval.*

Devait-il me laisser tromper ?

M. *d'Hermonville.*

Il devait tout pallier et défendre son frère.

M. *de Monval.*

Gerval était accusé par le fait.

M. *d'Hermonville.*

Non ; par des mots. Vous avec cru, et vous ne vous êtes pas donné la peine de vérifier.

M. *de Monval.*

Vous l'avez voulu..... on vérifiera.

M. *d'Hermonville.*

Il n'y a pas de tems à perdre. Avez-vous fait votre testament.

M. *de Monval.*

Non, pas encore.

M. *d'Hermonville.*

Qu'attendez-vous donc ?

M. *de Monval.*

Me faire passer pour mort ! cela m'affecte.

M. *d'Hermonville.*

Je vous croyais plus de philosophie. Il s'agit de l'action la plus importante de votre vie, il faut la saisir ; on n'a pas toujours le tems de réparer. Il y a accusation, malheur et proscription ; l'arrêt est-il juste ? Vous prononcerez. Je ne demande point la grace d un coupable, mais vous ne refuserez pas la justification de l'innocent ; suspendez votre jugement, bannissez la prévention, et songez qu'aujourd'hui vous devez punir ou pardonner.

M. *de Monval*, avec force et sensibilité.

Ah ! qu'il est dur pour moi de faire une semblable épreuve ? N'ai-je donc point assez fait pour eux ? Devrais-je douter de leurs sentimens !..... L'ingratitude est-elle innée dans le cœur de l'homme ! Ah ! rejetons cette idée, elle détruirait tout sentiment humain, elle enchaînerait la main du bienfaiteur, et l'affreux triomphe de l'égoïsme serait assuré Quoi ! pour connaître nos vrais amis, il faudrait cesser d être et pouvoir les entendre ! C'est affligeant, mais c'est vrai. — Agissez, je consens à tout.

M. *d'Hermonville.*

Voilà un homme ! il ne craint pas la vérité. Allez faire

votre testament olographe dans les formes dont nous sommes convenus : tout à la Jaukèrres, rien à Gerval, ainsi que je le leur ai annoncé. N'oubliez pas de stipuler que l'ouverture du testament ne pourra être faite qu'en présence des deux frères, c'est esssentiel, cela nous amusera; nous verrons les effets de la mauvaise humeur et de la joie, j'aime les contrastes. Allez; vous cacheterez le paquet et me l'apporterez : il est nécessaire que je sois muni de cette pièce importante.

M. *de Monval.*

Vous me faites faire tout ce que vous voulez. Je ne sais quel ascendant vous avez sur moi !

M. *d'Hermonville*, lui prenant la main.

C'est celui de l'amitié.

M. *de Monval*, le pressant dans ses bras.

Oh ! oui..... oui, vous êtes mon bon, mon véritable ami..... et si mes neveux se rendaient indignes.... ce serait vous seul.... Je vais écrire et je reviens dans l'instant.

SCÈNE VI.

M. D'HERMONVILLE.

L'ÉPREUVE aura lieu, c'est ce que je désirais. Ce cher Monval, la prévention lui a fait commettre une grande injustice ! Son la Jaukèrres (dont il est la dupe) est le plus sot personnage que je connaisse, et son oncle lui trouve de l'esprit; étrange aveuglement ! Gerval a déplu par un accident dont personne n'est à l'abri, et le malheureux est oublié. Oh ! doucement, mon ami, j'établirai la comparaison, il faudra vous rendre; je déchirerai le voile qui couvre vos yeux, et je vous ferai voir les hommes tels qu'ils sont,

(Le Roc et l'Huissier entrent.)

SCÈNE VII.

M. D'HERMONVILLE, LE ROC, L'HUISSIER *(derrière) et allant ensuite s'asseoir à la troisième coulisse, à la droite de l'Acteur.*

Le Roc.

M. d'Hermonville ?

M. *d'Hermonville.*

C'est moi.

Le Roc, ôtant son chapeau.

Serviteur; M, de la Jaukèrres est-il arrivé ?

M. *d'Hermonville.*

Non, monsieur, pas encore.

Le Roc.

Cela m'étonne.

M. *d'Hermonville.*

Que veulent ces messieurs ?

Le Roc, d'un air important.

On vient pour affaires.

M. *d'Hermonville.*

Qui êtes vous ?

Le Roc.

Je suis maître le Roc, ancien procureur, et voilà mon huissier.

M. *d'Hermonville.*

Un procureur, un huissier... quel sujet vous amène ?

Le Roc.

De grands sujets, monsieur, et des affaires importantes.

M. *d'Hermonville.*

Puis-je les savoir ?

Le Roc.

Vous les saurez. L'oncle de M. de la Jaukèrres est-il défunt ?

M. *d'Hermonville.*

Oui, monsieur.

Le Roc.

Tant mieux !

M. *d'Hermonville.*

Comment, tant mieux ?

Le Roc.

J'en suis enchanté ! c'était ce qui pouvait m'arriver de plus heureux.

M. *d'Hermonville.*

M. de Monval vous devait-il ?

Le Roc.

Non, monsieur, je n'avais pas l'honneur de le connaître.

M. *d'Hermonville.*

Pourquoi donc venez-vous ?

Le Roc.

Pour son neveu.

M. *d'Hermonville.*

C'est différent. Vous avez sans doute plaidé pour lui, et vous réclamez les frais de justice?

Le Roc.

Non, monsieur, il y a quinze ans que je n'occupe plus.

M. *d'Hermonville.*

C'est donc pour quelqu'acquisition que vous lui avez fait faire?

Le Roc.

Plus que cela.

M. *d'Hermonville,* impatienté.

Mais enfin, pourquoi?

Le Roc.

C'est pour de l'argent prêté.

M. *d'Hermonville.*

Est-ce qu'un procureur prête de l'argent?

Le Roc.

Quand il y a bénéfice et sûreté.

M. *d'Hermonville.*

Oui, j'entends..... à de gros intérêts.

Le Roc.

C'est tout simple.



M. *d'Hermonville.*

Sûrement, il faut que l'argent rapporte.

Le Roc.

Vous savez comme cela se fait. Messieurs les militaires, au moment d'entrer en campagne, ont quelquefois besoin d'honnêtes gens qui les obligent. Tout à votre service, quand l'occasion s'en présentera.

M. *d'Hermonville.*

Je vous remercie, je crains les gens de votre profession, et je ne m'en sers pas.

Le Roc.

Les volontés sont libres.

M. *d'Hermonville.*

C'est donc M. de la Jaukèrres qui vous a dit de venir ici?

Le Roc.

Oui, monsieur, j'ai un fort compte à régler avec lui, et j'ai

des vues sur le château. (*Il regarde l'appartement avec sa lorgnette.*)

M. *d'Hermonville.*

Ah ! vous voudriez le château ?

Le Roc.

S'il n'est pas trop cher ; car autrement, je préfèrerai de l'argent comptant.

M. *d'Hermonville.*

Je vois que M. de la Jaukèrres vous l'a offert en paiement ?

Le Roc.

Oui, monsieur.

M. *d'Hermonville.*

Et vous y comptez ?

Le Roc.

Je le regarde comme à moi.

M. *d'Hermonville.*

C'est une belle propriété.

Le Roc.

Qui me sera bientôt adjugée.

M. *d'Hermonville.*

Je vous en fais mon compliment.

Le Roc.

Je le reçois. — Quand monsieur voudra me faire l'honneur...

M. *d'Hermonville.*

Oui, cela se pourra ; tous les ans j'y viens passer mes quartiers d'hiver.

Le Roc, à part.

Diable ! c'est long. (*haut.*) Dites-moi, vous connaissez ce la Jaukèrres ?

M. *d'Hermonville.*

Beaucoup.

Le Roc.

Qu'en pensez-vous ?

M. *d'Hermonville.*

Mais... c'est un homme du bel air.

Le Roc.

Non ; vraie caricature. Et sa femme ! Oh ! sa femme, mille fois plus ridicule encore. Et....

M. *d'Hermonville.*

Chut ! M. le Procureur, il ne faut parler des Dames qu'avec respect.

Le Roc.

Il ne faut médire de personne, c'est juste.... mais le diable m'emporte vous en rirez.

M. *d'Hermonville.*

Si l'on riait de toutes les personnes ridicules, beaucoup de monde aurait le droit de s'en fâcher; qu'en pensez-vous, M. le Roc ?

Le Roc.

Ma foi, on rit de moi, je ris des autres et chacun paye ses frais. Ah ! comme on m'a dit de m'adresser à vous, je voudrais avoir une chambre pour me delasser et passer un habit plus décent.

M. *d'Hermonville.*

C'est facile. (*il appelle.*) François !

SCÈNE VIII.

Les Précédens, François.

François.

Que voulez-vous ?

M. *d'Hermonville.*

Il faudrait donner une chambre á monsieur,

François.

Il nous arrive beaucoup de monde, et cela ne sera guères possible.

Le Roc.

Je suis le premier venu, mon ami.

François, le toisant.

C'est vrai, mais je ne vous connais pas.

M. *d'Hermonville.*

Monsieur est Procureur et créancier de M. de la Jaukèrres.

François, le toisant.

Procureur..... créancier ?.... Je ne puis donner que la mansarde.

Le Roc.

Eh ! mansarde soit, cela suffira; on fait ses affaires partout

François.

Si cela vous convient, à la bonne heure.

Le Roc.

Je ne suis pas difficile. Conduisez-moi et faites monter mon porte-manteau.

François, regardant M. d'Hermonville pour lui demander son ordre.

Faut-il ?

M. *d'Hermonville.*

Oui!

François.

Allons, monsieur le créancier, je suis à vos ordres.

Le Roc, saluant.

Monsieur, jusqu'à l'heure du dîner. Suivez-moi, Bonne-main. *(Ils sortent.)*

SCÈNE IX.

M. D'HERMONVILLE.

Il est singulier, celui-là! il ne veut que le château. Qu'est-ce que cela signifie ? La Jaukèrres aurait-il spéculé sur la mort de son oncle pour arranger ses affaires ? Son calcul sera faux, et celà deviendra plaisant.

SCÈNE X.

M. D'HERMONVILLE, M. DE MONVAL.

M. *de Monval*, lui donnant le testament.

Voilà, mon ami, ce que vous m'avez demandé.

M. *d'Hermonville.*

C'est bien. Etes-vous affermi dans votre résolution.

M. *de Monval.*

Vous m'en avez démontré la nécessité, je tiendrai ce que j'ai promis.

M. *d'Hermonville.*

Oh! çà, traitons ceci plaisamment, et ne nous attristons point.

M. *de Monval.*

J'aurai lieu d'être content, car vous succomberez dans votre entreprise.

M. *d'Hermonville.*

On perd quelquefois de bonnes causes ; mais celle-ci ! .... je la garantis *(il lui met la main sur le cœur)*, le juge est là.

M. *de Monval.*

Il sera intègre.

M. *d'Hermonville.*

C'est ce qu'on demande.

M. *de Monval.*

Je ne changerai pas le moindre mot au testament, si les choses ne tournent point à votre fantaisie, je vous en préviens.

M. *d'Hermonville.*

Cela serait fort dur.

M. *de Monval.*

C'est un parti pris.

M. *d'Hermonville, d'un ton suppliant*

Ah ! mon ami.

M. *de Monval.*

Vous avez peur.

M. *d'Hermonville, d'un ton ferme*

Non, je persiste.

M. *de Monval.*

Je prononcerai.

M. *d'Hermonville.*

Je crois que vous aurez la peine de faire un autre testament.

M. *de Monval.*

Quelle obstination !

M. *d'Hermonville.*

J'en suis persuadé.

M. *de Monval.*

Voulez-vous parier que cela ne sera pas ?

M. *d'Hermonville.*

Ce serait vous voler votre argent.

M. *de Monval.*

Mauvaise défaite.

M. *d'Hermonville.*

Non, en conscience, je suis obligé de vous en prévenir.

M. *de Monval.*

Et moi je vous donne le défi.

M. *d'Hermonville.*

Vous me provoquez ?

M. *de Monval.*

Hardiment !

M. *d'Hermonville.*

J'accepte la gageure.

M. *de Monval.*

D'accord.

M. *d'Hermonville.*

Combien parions-nous ?

M. *de Monval.*

Cent louis.

M. *d'Hermonville.*

Cent louis, soit.

M. *de Monval*, lui présentant la main.

Touchez.

M. *d'Hermonville*, lui frappant doucement dans la main.

C'est fini.

M. *de Monval.*

Je suis sûr de gagner.

M. *d'Hermonville.*

Tant pis, car vous perdrez beaucoup.

M. *de Monval.*

On verra. — Que veut ce Procureur qui vient d'arriver ?

M. *d'Hermonville.*

C'est un honnête usurier qui se dit le créancier de votre neveu.

M. *de Monval.*

De la Jaukèrres ?

M. *d'Hermonville.*

Cele ne se demande pas ; vous savez qu'on ne prête rien aux malheureux.

M. *de Monval.*

Mais quelquefois....

M. *d'Hermonville.*

Jamais ; on les fuit, on ne les soulage point.

M. *de Monval*, avec force.

Laissons cela ; nous verrons cet homme.

M. *d'Hermonville.*

Allez vous habiller. Grand deuil, l'air un peu dur, et vous passerez pour votre intendant.

M. *de Monval.*

Laissez-moi faire.

SCÈNE XI.

Les Précédens, FRANÇOIS.

François.

M. de la Jaukèrres et son épouse sont arrivés, c'est un train effroyable ! Maîtres, femmes-de-chambre, laquais, tous parlent à-la-fois, on ne sait à qui répondre. Un Prince n'aurait pas une suite plus nombreuse.

M. *d'Hermonville.*

Rentrez dans votre appartement.

(Monval rentre.)

(On entend un grand bruit derrière le Théâtre.)

M. *de Monval.*

Quel tapage ! je me sauve ! — François, fais la réception.

(D'Hermonville sort.)

François.

C'est une commission qui n'est pas agréable. Nous ne nous aimons pas trop avec M. de la Jaukèrres, et.... le voici.

SCÈNE XII.

FRANÇOIS, M. de la JAUKÈRRES, Madame de la JAUKÈRRES, *quatre Domestiques* de M. de la Jaukèrres, *deux Domestiques* de M. de Monval. *Entrée pompeuse.*

M. *de la Jaukèrres.*

Que l'on prépare le plus bel appartement pour madame de la Jaukèrres ; qu'on ne laisse manquer de rien à mes gens, qu'on ait soin de mes chevaux, qu'on remise ma berline et ma diligence dans un endroit propre et commode ; que mes ordres soient exécutés à la lettre ; ici tout le monde doit m'obéir et redoubler de zèle pour mon service. Vous m'avez entendu, décampez. *(Les domestiques de Monval sortent.) (à ses laquais.)* Vous, allez mettre vos habits de livrée, soyez dans la plus grande tenue, ayez l'air d'appar-

tenir à quelqu'un. *(Ils sortent.)* Eh ! bien, mignonne, comment vous trouvez-vous ?

Mad. *de la Jaukèrres*, en s'appuyant sur son mari.

Fatiguée, défaillante !

M. *de la Jaukèrres.*

Une bergère ! une bergère ! pour madame.

François, s'approchant.

Il n'y en a pas.

Mad. *de la Jaukèrres.*

Point de bergère ? Ah ! mon Dieu, quelle maison !

M. *de la Jaukèrres*, avec colère.

Eh ! donnez un fauteil ; approchez donc un fauteuil.

François, avec humeur en le donnant.

Eh ! le voilà, le voilà.

M. *de la Jaukèrres.*

Asseyez-vous, mon ange, asseyez-vous : *(Elle s'assied.) (à François.)*

François, la cave est-elle bien montée ?

François.

Assez bien.

Mad. *de la Jaukèrres.*

Les baignoires sont-elles en marbre !

François.

Non, madame.

Mad. *de là Jaukèrres.*

C'est pitoyable !

M. *de la Jaukèrres.*

Le cuisinier est-il bon ?

François.

Excellent.

Mad. *de la Jaukèrres.*

C'est heureux.

M. *de la Jaukèrres.*

De quoi l'oncle est-il mort ?

François.

De quoi ?.... de.... de... il ne me l'a pas dit.

M. *de la Jaukèrres.*

Quels gens sont dans le château ?

François.

D'abord M. d'Hermonville, les domestiques que vous avez connus, et un intendant.

M. *de la Jaukèrres.*

Comment un intendant! depuis quand?

François.

Depuis votre départ, et que vous avez cessé de gérer pour votre oncle.

M. *de la Jaukèrres.*

Un intendant! je suis ruiné!

François.

Non pas; cela va beaucoup mieux que du tems de monsieur.

M. *de la Jaukèrres.*

Vous y trouvez votre compte, et cela va mieux pour vous.

François.

Mon compte, quand je le rends, il n'y a pas une obole à redire.

Mad. *de la Jaukèrres.*

Est-ce que les domestiques raisonnent ici?

François

Madame, ils se défendent quand on les attaque.

Mad. *de la Jaukèrres.*

Allez, allez, et dites à mes femmes-de-chambre que je vais passer dans mon appartement.

François.

Oui, madame. (*en s'en allant*) Oh! la bégueule!

M. *de la Jaukèrres.*

Avertissez M. d'Hermonville, et dites-lui que je desire le voir.

François.

Le voici. (*Il sort en les regardant et haussant les épaules.*)

SCÈNE XIII.

M. et Mad. de la JAUKÈRRES, M. d'HERMONVILLE.

M. *de la Jaukèrres.*

M. d'Hermonville, serviteur.

M. *d'Hermonville.*

Monsieur, je vous salue.

M. *de la Jaukèrres.*

Voilà madame de la Jaukerres que je vous présente.

M. *d'Hermonville*, la saluant.

Madame veut-elle me permettre de lui offrir mes hommages et mon respect ?

Mad. *de la Jaukèrres*, en minaudant.

Je vous remercie.

M. *d'Hermonville.*

Madame me paraît fatiguée ?

Mad. *de la Jaukèrres.*

Extraordinairement! la triste chose que de venir chercher une succession !

M. *d'Hermonville.*

Sur-tout quand on regrette celui qui la laisse.

Mad. *de la Jaukèrres.*

Oh! nous le regrettons beaucoup — A propos, mon ami, je suis inquiète de mes carlins, les pauvres bêtes n'ont rien mangé pendant la route et cela me fait de la peine.

M. *d'Hermonville*, à part.

Oui, c'est attendrissant.

Mad. *de la Jaukèrres.*

Monsieur est major ?

M. *d'Hermonville.*

Depuis quatre ans, madame.

M. *de la Jaukèrres*, confidemment.

Que pensez-vous de madame de la Jaukèrres ?

M. *d'Hermonville.*

On serait embarrassé de trouver des termes pour faire son éloge, car il est peu de femmes qui l'égalent en grâces, en esprit et en beauté.

Mad. *de la Jaukèrres*, baissant les yeux sur son éventail, en minaudant.

Ah! monsieur!......

M. *de la Jaukèrres.*

Tout le monde pense comme vous (*bas*), elle n'est pas de la première jeunesse (*haut*), elle fait l'admiration de tout ceux qui ont la faveur de la voir; ce n'est qu'un cri universel. — Regardez ce teint... ces yeux... cette tournure nonchalante... C'est enchanteur.... je ne vois rien de comparable à madame de la Jaukèrres.



M. *d'Hermonville*, à part.

Le sot!....

M. *de la Jaukèrres.*

Plaît-il ?

M. *d'Hermonville*, haut.

Ni moi non plus, rien de comparable, vous l'avez dit.

Mad. *de la Jaukèrres*, minaudant.

Eh! messieurs, vous m'accablez... je crains la louange. J'aime qu'on me fasse la cour, mais je suis timide, et...

François et deux femmes de chambre.

Voila les femmes-de-chambre de madame.

Mad. *de la Jaukèrres*, se levant, dit avec colère et d'une voix très-forte.

Qu'est-ce donc, mesdemoiselles, vous vous faites bien attendre !

M. *d'Hermonville*, bas à M. de la Jaukèrres.

Quelle timidité!

M. *de la Jaukèrres* lui dit à l'oreille.

C'est une transition...

Mad. *de la Jaukèrres.*

Allez préparer ma toilette, (*non-chalamment et d'un ton patelin.*) Quelle robe mettrai-je, mon bon ami ?

M. *de la Jaukèrres*, d'un air important.

Votre robe bleu-de-ciel garnie en réseaux d'argent.

Mad. *de la Jaukèrres*, aux femmes-de-chambre.

Vous sortirez la robe bleu-de-ciel.

M. *de la Jaukèrres.*

Et moi, ma chère, quel habit me conseillez-vous de mettre ?

Mad. *de la Jaukèrres.*

Votre habit orange, brodé en argent.

M. *de la Jaukerres.*

Mesdemoiselles, vous direz à mon valet-de-chambre de préparer l'habit orange.

Mad. *de la Jaukèrres.*

Je l'aime beaucoup, il est d'un goût exquis et vous donne l'air d'un homme comme il faut. (*durement aux femmes*) Allons, marchez et conduisez-moi. (*Les femmes-de-chambre se retournent tout d'une piece. Elle fait une grande et lente révérance à M. d'Hermonville, et dit avec un air de grandeur affecté, et très-lentement.*) Monsieur, j'ai l'honneur d'être votre très-humble servante.

M. *d'Hermonville*, à part.

Encore une transition. *(haut et saluant profondément)* Madame, j'ai l'honneur de vous saluer. *(Madame de la Jaukèrres fait quelques pas pour sortir.)*

M. *de la Jaukèrres*, la retenant.

Attendez, attendez, belle amie. *(Il lui présente son gant, la conduit jusqu'à la porte du salon, lui baise la main; ils se saluent et elle sort; il revient et dit:*

SCÈNE XIV.

M. DE LA JAUKÈRRES, M. D'HERMONVILLE.

M. *de la Jaukèrres.*

Est-ce là le bon ton?

M. *d'Hermonville.*

Par excellence!

M. *de la Jaukèrres.*

On ne dirait jamais que j'ai été élevé à la campagne.

M. *d'Hermonville.*

Jamais. Vous êtes d'une politesse avec votre femme!

M. *de la Jaukèrres.*

Elle m'a élevé comme cela.

M. *d'Hermonville.*

Vous êtes un modèle pour tous les maris.

M. *de la Jaukèrres.*

Oui, mais tous les maris n'ont pas une madame de la Jaukèrres!

M. *d'Hermonville.*

J'en conviens.

M. *de la Jaukèrres.*

Je vais m'habiller et puis nous parlerons d'affaires.

M. *d'Hermonville.*

Je suis à vos ordres.

M. *de la Jaukèrres.*

Je n'ai pas voulu entamer cette conversation devant madame, cela l'aurait ennuyé. Nous aurons beaucoup à compter, j'aurai considérablement à recevoir, c'est de la besogne.

M. *d'Hermonville.*

Elle ne sera pas aussi grande que vous le croyez.

M. *de la Jaukèrres.*

C'est possible. L'oncle avait de l'ordre. Quant à moi, j'ai pris

mes précautions. Ma voiture est grande, j'ai fait faire un double fond et je pourrai emporter ce qu'il y a de plus précieux.

M. *d'Hermonville.*

C'est très-sage.

M. *de la Jaukèrres.*

Au revoir, dans un moment nous vérifierons, et....

M. *d'Hermonville.*

Nous compterons.

M. *de la Jaukèrres.*

Et ! .... nous compterons ! Ah ! que ce mot est charmant ! je ne vous ferai point attendre, et je reviens dans la minute.

(Il sort.)

SCÈNE XV.

M. D'HERMONVILLE.

Qu'ils sont plaisans !.. les transitions... La robe bleue-de-ciel en réseaux d'argent !.. l'habit orange !.. ils se consultent pour savoir les vêtemens qu'ils doivent mettre... Il n'en était qu'un seul... ils n'y ont pas même pensé... Quelle insensibilité !.. il a fait faire un double-fond à sa berline pour emporter ce qu'il y a de plus précieux... Vous ne le tenez pas encore ; il faudra combattre pour vaincre... mais vous vous y prenez mal, ma gageure va bien, et le triomphe des infortunés commence.

Fin du premier acte.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. de MONVAL *en grand deuil*, M. D'HERMONVILLE.

M. *d'Hermonville.*

Vous voilà fort bien ; et vous pourrez passer pour votre intendant.

M. *de Monval.*

Savez-vous que ce que vous me faites faire est bien terrible !

M. *d'Hermonville.*

Savez-vous que trois années de souffrances sont bien longues !

M. *de Monval*, en se frottant les mains.

Vous préparez un triomphe à la Jaukèrres !

M. *d'Hermonville.*

Et une réconciliation à Gerval.

M. *de Monval.*

Je voudrais qu'il en fût digne.

SCÈNE II.

Les Précédens, FRANÇOIS.

François.

M. de la Jaukèrres demande un entretien avec M. le Major.

M. *d'Hermonville.*

Va lui dire que je l'attends.

François.

Monsieur, cela durera-t-il long-tems ? C'est un bouleversement dans le château...

M. *de Monval.*

Va, François, mets-toi en sentinelle dans l'anti-chambre et fait exactement ce que je t'ai dit.

François.

Je sais ma consigne : laisser entrer tout le monde pour vous parler ; vous avertir quand les neveux viendront, afin qu'ils ne vous voient pas ; comptez sur mon zèle et sur ma mémoire. Je vais avertir M. de la Jaukèrres.

SCÈNE III.

M. DE MONVAL, M. D'HERMONVILLE.

M. *d'Hermonville.*

François ne paraît pas content des nouveaux venus, cela lui donne de l'occupation.

M. *de Monval.*

Comment la Jaukèrres peut-il avoir un train pareil ?

M. *d'Hermonville.*

Vous vous étonnez déjà ? Il n'est pas tems. Entrez, je vais vous remplacer et faire les honneurs.

M. *de Monval.*

Allons, c'est à présent que je vais connaître la vérité.

M. *d'Hermonville*, en plaisantant.

Pour vous désennuyer, amusez-vous à compter mes cent louis.

M. *de Monval*, sur le même ton.

Je crois, mon cher, que vous pouvez préparer les vôtres. Je sors : mais souvenez-vous bien de me rendre un compte exact de votre conversation.

M. *d'Hermonville.*

Je m'y engage. *(Monsieur de Monval sort.)* Oui, oui, je lui rendrai compte, mais je crois que le résultat....

SCÈNE IV.

M. d'Hermonville, M. de la Jaukèrres.

M. *de la Jaukèrres.*

Je vous ai fait attendre ; mais il faut donner ses ordres, quand on veut être servi.

M. *d'Hermonville.*

Vous avez une suite nombreuse.

M. *de la Jaukèrres.*

Mais non ; pas trop, on est comme tout le monde. Parlons d'affaires. D'abord, je vous remercie de tout ce que vous avez fait pour moi.

M. *d'Hermonville.*

Cela n'en vaut pas la peine.

M. *de la Jaukèrres.*

A la bonne-heure. A-t-on apposé les scellés ?

M. *d'Hermonville.*

Non, monsieur.

M. *de la Jaukèrres.*

Non ? et pourquoi.

M. *d'Hermonville.*

Parce que cela aurait coûté immensément, et n'était pas nécessaire, puisque vous êtes le seul qui devez hériter.

M. *de la Jaukèrres.*

Mais on aurait pu détourner quelque chose.

M. *d'Hermonville.*

J'ai établi un bon gardien.

M. *de la Jaukèrres.*

Est-ce un honnête homme ?

M. *d'Hermonville.*

Il avait la confiance de votre oncle.

M. *de la Jaukèrres.*

Me voilà rassuré.

M. *d'Hermonville.*

Vos intérêts sont en bonnes mains.

M. *de la Jaukèrres.*

Vous m'avez écrit que M. de Monval m'a tout donné ; en êtes-vous certain ?

M. *d'Hermonville.*

Je vous l'ai écrit, et je vous l'affirme.

M. *de la Jaukèrres*, avec exclamation.

Ah ! le brave homme ! il m'a fait du bien pendant sa vie ; mais sa mort !...

M. *d'Hermonville.*

Vous désespère ?

M. *de la Jaukèrres.*

Me comble de richesses ! (*à part.*) il était tems. (*haut.*) Si vous aviez vu l'effet que votre lettre a produit sur moi !... Le coffre-fort est-il en sûreté ?

M. *d'Hermonville.*

J'en réponds.

M. *de la Jaukèrres.*

Quand vous m'avez écrit, je ne savais plus que faire, je n'avais plus la tête à moi ; j'étais dans un embarras.... Y a-t-il beaucoup d'argent ?

M. *d'Hermonville.*

Le coffre est au comble.

M. *de la Jaukèrres.*

Au comble ! Ah ! le digne homme que ce M. de Monval !

M. *d'Hermonville.*

Assurément, c'est une douce satisfaction d'enrichir un neveu aussi reconnaissant que vous.

M. *de la Jaukèrres.*

C'est vrai.

M. *d'Hermonville.*

Le mérite a toujours sa récompense.

M. *de la Jaukèrres.*

Je viens chercher la mienne.

M. *d'Hermonville.*

Vous l'aurez.

M. *de la Jaukèrres.*

Je ferme la porte et tout est à moi.

M. *d'Hermonville.*

Il me paraît que la mort de M. de Monval est venue fort à propos pour remettre un peu d'ordre dans vos affaires. Que votre affliction est grande, et que vous le regrettez beaucoup.

M. *de la Jaukèrres.*

Si je le regrette ! Ah ! il est défunt, j'en suis désespéré ! mais j'hérite et cela me console.

M. *d'Hermonville.*

Oui, c'est un motif....

M. *de la Jaukèrres.*

Puissant.

M. *d'Hermonville.*

Les larmes tarissent à la vue de l'or.

M. *de la Jaukèrres.*

Je ne pleure jamais.

M. *d'Hermonville.*

Vous n'en êtes pas moins sensible.

M. *de la Jaukèrres.*

Oh ! sûrement.... la douleur.... est en dedans,

M. *d'Hermonville.*

Oui.... là.... concentrée... c'est plus fort ! et c'est pour ménager votre sensibilité que vous n'avez pas pris le deuil ?

M. *de la Jaukèrres.*

A la campagne, c'est inutile ; je le prendrai à Paris par étiquette.

M. *d'Hermonville.*

Il ne faudra pas y manquer, car l'étiquette est tout, et le devoir n'est rien. Il ne faut que les marques extérieures du chagrin qu'on éprouve, en perdant un parent chéri ; on suit l'usage, le préjugé fait agir ; des habits lugubres couvrent un cœur joyeux ! mais on feint un peu de tristesse, on en impose au public, on prend l'héritage, on dépense, on se divertit, on oublie le défunt, on dissipe en dix ans ce qu'il avait amassé en soixante ; on fait fracas, on se ruine, après avoir hérité de tout le monde, on ne laisse rien à personne

et l'on a la satisfaction de ne point faire d'ingrats. N'est-ce pas ainsi que vous raisonnez, monsieur ?

M. *de la Jaukèrres.*

Le diable m'emporte, vous avez de l'esprit.

M. *d'Hermonville.*

Vous savez que monsieur votre frère arrive aujourd'hui ?

M. *de la Jaukèrres.*

Que veut-il ? Que vient-il chercher ? Qui lui a dit de venir ?

M. *d'Hermonville.*

C'est moi. Il y a un article dans le testament, qui enjoint de faire l'ouverture en sa présence.

M. *de la Jaukèrres.*

Quelle nécessité y avait-il ?

M. *d'Hermonville.*

C'est une bizarerie du testateur.

M. *de la Jaukèrres.*

Oh ! oui, mais ce ne sera que pour la forme.

M. *d'Hermonville.*

Oui, pour la forme, comme vous dites.

M. *de la Jaukèrres.*

Il n'a rien à prétendre, M. de Monval me l'a dit cent fois.

M. *d'Hermonville.*

Il a tenu sa promesse, et vous justifiez bien, monsieur, la bonne opinion qu'il avait de vous, et le digne usage qu'il a fait de sa fortune.

SCÈNE V.

Les Précédens, FRANÇOIS.

François à la Jaukèrres.

M. Le Roc crie, vous demande partout ; il vous attend au pavillon.

M. *de la Jaukèrres.*

Déjà arrivé ? Quel importun ! J'y vais.

(François sort.)

M. *d'Hermonville.*

C'est un usurier, ce M. Le Roc ?

M. *de la Jaukèrres.*

C'est un vieux coquin ! un juif, un... Je vous dirai cela... Je vais faire en sorte de le congédier promptement, et quand je reviendrai, vous me ferez le plaisir de me remettre les clefs.

SCÈNE VI.

M. D'HERMONVILLE, *le regardant jusqu'à ce qu'il soit sorti, se retourne et dit :*

C'est bien. *(il appelle)* François ! (*François entre.*) Fais prier M. de Monval de venir ici. (*François sort.*) Voilà donc ce neveu qui possède l'estime et l'amitié de son oncle? Pas une larme, pas un regret ! il ne songe qu'à s'emparer de l'héritage. Il n'a plus rien à ménager, il s'est montré tel qu'il est. Ah! M. de la Jaukèrres ! je connais vos sentimens, et si Gerval peut prouver son innocence, la victoire est à nous.

SCÈNE VII.

M. D'HERMONVILLE, M. DE MONVAL.

M. *de Monval*, d'un air joyeux.

Eh ! bien, que vous a dit mon neveu ? Vous êtes content de lui ?

M. *d'Hermonville.*

Beaucoup.

M. *de Monval*, d'un ton tendre.

Il doit être bien touché de ma perte.



M. *d'Hermonville.*

Excessivement !

M. *de Monval.*

J'en étais sûr ; je me reproche l'affliction que je lui cause.

M. *d'Hermonville.*

Si, comme moi, vous aviez pu l'entendre !...

M. *de Monval.*

Je suis désespéré de ce que j'ai fait.

M. *d'Hermonville.*

Oh ! consolez-vous. M. de la Jaukèrres est un homme supérieur ; il a l'ame forte, et sa philosophie le met au-dessus des plus fâcheux événemens.

M. *de Monval*, le regardant, dit brusquement :

Votre ton me persuade que vous ne pensez pas un mot de ce que vous dites.

M. *d'Hermonville*, en riant.

Cela se peut.

M. *de Monval*, en colère.

Voilà les effets de votre prévention.

M. *d'Hermonville*.

Redoutez ceux de la vôtre.

M. *de Monval*.

Quand vous avez quelque chose en tête !...

M. *d'Hermonville*.

J'en viens à bout, quand j'ai la raison pour guide.

M. *de Monval*.

Ne jugeons pas trop vîte, dans la crainte de nous tromper.

M. *d'Hermonville*, d'un ton appuyé.

Il y a trois ans que vous auriez dû vous donner ce conseil.

M. *de Monval*, avec force.

J'ai fait envers Gerval ce que je devais. Son abus de confiance est un trait infâme ; et qui méritait la plus sévère punition.

M. *d'Hermonville*, noblement.

L'a-t-il méritée ?

M. *de Monval*.

Vous serez forcé d'en convenir.

M. *d'Hermonville*, plaisantant.

Mon ami, je ne prendrais pas la moitié de la gageure.

M. *de Monval*, avec emportement.

Morbleu !

M. *d'Hermonville*.

Point de colère.

M. *de Monval*.

Et vous, point d'ironie.

M. *d'Hermonville*.

Ne vous emportez pas ; pour bien juger, il faut être calme. A present vous allez tout voir, tout entendre, ne plus vous en rapporter qu'à vous-même : votre bibliothèque vous servira de retraite ; de là, vous pourrez observer sans être aperçu ; mais point d'impatience, et promettez-moi de ne pas éclater avant que l'épreuve soit complette.

M. *de Monval*, d'un ton ferme.

C'est mon dessein. Je vous déclare que je ne me laisserai point surprendre ; que je ne jugerai pas sur des paroles, mais sur des faits et des actions.

M. *d'Hermonville*.

C'est convenu. Gerval n'arrive point, et cela m'inquiète ; je vais voir ce qui se passe là-dedans ; ma présence est nécessaire, il faut que je vous représente aujourd'hui ; on me presse, on demande les clefs, . . . et j'attendrai vos ordres pour les donner. (*D'Hermonville sort.*)

SCÈNE VIII.

M. de MONVAL *seul.*

Il raille ! ... et je commence à craindre ! . . . . se pourrait-il que je me fusse trompé ? Si cela est, on verra que j'ai de la tête, et que je sais punir quand je le dois.

SCÈNE IX.

M. de MONVAL, PAULINE, FRANÇOIS.

François, entrant le premier.

ENTREZ, entrez ici. (*Il sort.*)

Pauline.

Enfin, me voilà arrivée.

M. *de Monval*, à part.

Quelle est cette jeune paysanne ?

Pauline.

Fasse le ciel que nous repartions bientôt !

M. *de Monval*, avec bonté.

Qui demandez-vous ?

Pauline.

Hélas ! personne.

M. *de Monval.*

Pourquoi donc venez-vous ?

Pauline.

Pour nous rendre à l'invitation de M. d'Hermonville.

M. *de Monval.*

M. d'Hermonville ? Comment vous appelez-vous ?

Pauline.

Pauline de Gerval.

M. *de Monval.*

Gerval !.... (*à part.*) C'est elle.

Pauline.

C'est moi-même. Monsieur est-il de la maison ?

M. *de Monval*, d'un ton sec et dur, jusqu'à la nouvelle indication.

Oui, madame.

Pauline.

Voulez-vous me permettre de me reposer ?

M. *de Monval*, lui montrant un fauteuil.

Asseyez-vous.

Pauline va s'asseoir.

Très-obligée. (*Elle ôte son chapeau et s'essuie le front.*)

M. *de Monval.*

Etes-vous venue seule ?

Pauline.

Seule ? oh ! non ; M. de Gerval est avec moi.

M. *de Monval.*

Où est votre mari ?

Pauline, lentement et d'un ton pénétré.

Il est allé verser des larmes sur la tombe de son oncle.

M. *de Monval.*

C'est là son premier soin ?

Pauline.

Et son premier devoir.

M. *de Monval.*

Il ignore donc qu'il en est déshérité ?

Pauline.

Il le sait, et ne s'en plaint pas.

M. *de Monval.*

Et pourquoi ne s'en plaint-il pas ?

Pauline.

Parce qu'il dit que ce n'est pas la faute de son oncle. Ce qui cause son tourment, c'est de n'avoir pu se réconcilier avec lui, avant sa mort, et de n'avoir pas reçu sa bénédiction.

M. *de Monval.*

Il l'a donc toujours aimé ?

Pauline.

Toujours.

M. *de Monval.*

Et pourquoi n'est-il pas venu le voir ?

Pauline.

On l'avait irrité contre lui.

M. *de Monval.*

Et que venez-vous faire ici ?

Pauline.

M. d'Hermonville nous a mandé que la présence de mon mari était nécessaire.

M. *de Monval.*

Mais s'il n'a rien à prétendre.

Pauline.

Il vient pour être utile à son frère.

M. *de Monval.*

Et pour ses intérêts, vous avez fait un long et pénible voyage ?

Pauline.

Oui, monsieur.

M. *de Monval.*

Ce voyage a dû vous coûter bien cher ?

Pauline.

Il a été plus fatiguant que coûteux.

M. *de Monval.*

Comment cela ?

Pauline.

Nous sommes venus à pied.

M. *de Monval.* (Ici M. de Monval perd toute sa dureté, et dit d'un ton attendri.)

A pied !..... Ah !.... vous méritez un meilleur sort !

Pauline.

Il faut nous contenter du nôtre.

M. *de Monval*, avec bonté.

Madame, permettez-moi de vous offrir quelque chose, vous devez avoir besoin de vous rafraîchir.

Pauline, hésitant et baissant les yeux.

Monsieur....

M. *de Monval.*

Ah ! ne me refusez pas ; je vous en prie. (*il appelle.*) François ! François !

SCÈNE X.

Les Précédens, FRANÇOIS.

François.

Monsieur, Monsieur,

M. *de Monval.*

Envoie chercher de quoi faire rafraîchir madame.

François.

C'est bon !...

Pauline à François.

Je prie monsieur de m'apporter de l'eau.

François, transporté.

Vous allez être servie dans l'instant.

SCÈNE XI.

M. DE MONVAL, PAULINE.

Pauline.

Monsieur, je suis bien reconnaissante de vos attentions.

M. *de Monval.*

Non, madame, non, c'est un plaisir pour moi.

SCÈNE XII.

Les Précédens, François, un Domestique *apportant deux caraffons de vin et un d'eau, sur un plateau.*

François.

Voilà du meilleur.

Pauline.

Mille obligations, monsieur.

François.

Il n'y a pas de quoi, madame. (*à part.*) Elle est aussi honnête qu'elle est jolie.

M. *de Monval*, prenant les caraffons.

Permettez que j'aie l'honneur de vous servir.

Pauline, se levant.

Monsieur, je ne souffrirai pas...

M. *de Monval*, versant.

Acceptez.

Pauline, prenant son verre.

Monsieur, je salue votre santé.

M. *de Monval.*

Je vous remercie, ma chère enfant.

Pauline.

A la vôtre, monsieur François.

François, s'inclinant.

Madame, assurément....

M. *de Monval*, bas à François, pendant que Pauline boit.

Que fais-tu-là ?

François, même ton.

Je regarde...

M. *de Monval*, de même.

Va donc à ton poste, va donc.

François, de même.

Monsieur, elle est charmante! il faut lui faire du bien.

(*Le domestique sort.*)

M. *de Monval*, de même.

Va-t-en donc.

SCÈNE XIII.

M. de Monval, Pauline.

Pauline.

Monsieur, vous me comblez de politesses, vous êtes un bien digne homme, et vos bontés me font oublier les fatigues du voyage.

M. *de Monval.*

Vraiment, vous me surprenez, et pour une jeune personne de votre condition, vous parlez à merveille.

Pauline.

Mon père m'a appris ce qu'il savait.

M. *de Monval.*

Et qu'est monsieur votre père ?

Pauline.

Un vieux militaire qui revint cultiver son champ après avoir servi son roi.

M. *de Monval.*

Il n'est pas riche ?

Pauline.

Il n'a que des vertus, le travail, et son économie.

M. *de Monval.*

Il n'en est que plus estimable.

Pauline.

Monsieur, avez-vous connu l'oncle de mon mari ?

M. *de Monval.*

Beaucoup, et nous étions bons amis.

Pauline.

Cela ne m'étonne pas : Gerval m'a dit qu'il était le meilleur des hommes, et je vois que vous lui ressemblez.

M. *de Monval*, d'un ton sombre.

Gerval a causé bien du chagrain à son oncle.

Pauline.

C'est moi qui en suis la cause.

M. *de Monval*, vivement.

Vous !... Sans doute.... mais s'il vous avait vue...

Pauline.

Il m'aurait bien haïe !

M. de Monval.

Lui ?.... Je ne le crois pas.

Pauline.

En expirant, il m'aura maudite, ainsi que son pauvre neveu.

M. de Monval, avec l'expression de l'ame.

Pourquoi le supposer ? M. de Monval était un peu brusque, mais il n'était pas méchant, non, ma foi, et vous pouvez m'en croire. Il a pu être bien fâché !.... bien fâché ! mais implorer la malédiction du ciel pour punir une faute de l'amour ? Non..... en vérité..... en vérité, il n'en était pas capable.

Pauline.

Vous me consolez, et ce que vous me dites me fait grand bien !

M. de Monval.

Mais comment avez-vous connu Gerval ?

Pauline.

Par un accident funeste.

M. de Monval.

Et qui donc a pu vous faire former cette union ?

Pauline.

Le malheur et l'amour.

M. de Monval.

Et la suite, est la misère et l'obscurité.

Pauline.

On peut supporter l'infortune, mais les peines du cœur font bien du mal!

M. de Monval.

Quelles sont vos peines ?

Pauline.

Celles de mon mari.

M. de Monval.

Et vous les partagez ?

Pauline.

Oh! mon Dieu, oui. Si je ne l'avais pas aimé, il serait peut-être dans un état brillant.

M. de Monval.

Cela se pourrait.

Pauline.

Vous voyez donc bien que c'est moi qui lui ait fait tort. Lui, de son côté, se reproche d'avoir fait mon malheur. Il dit..... qu'il a des remords;..... je ne sais pas ce que c'est,..... mais il me paraît que c'est une cruelle maladie.

M. de Monval.

Oh! oui, cruelle!

Pauline.

Monsieur, y a-t-il quelque remède pour cela ?

M. de Monval.

On en pourra trouver.

Pauline, vivement.

Vous en connaissez! Ah! je vous en prie, ayez pitié de mon époux, et délivrez-le de ses maux; ils sont insupportables, et vous aurez la satisfaction d'avoir fait un heureux.

M. de Monval, avec force et vivement.

Il n'aurait pas ces remords, s'il se fût mieux comporté envers son oncle! mais on est jeune, on suit sa tête, on se laisse emporter, on agit légèrement, le malheur arrive, la faute est faite, on néglige de la réparer, le repentir tourmente, et le mal est difficile à guérir. Ceux que l'on a injustement offensés ne pardonnent pas aisément, surtout quand il y a vice de cœur! Un ingrat, un ingrat, ne doit trouver ni parent, ni ami, ni bienfaiteur; il doit être abandonné à son malheureux sort.

Pauline.

Gerval ne sera pas difficile à guérir, car il n'a pas fait tout cela.

M. de Monval.

Il s'est marié sans le consentement de son oncle!

Pauline.

Il l'a demandé ce consentement.

M. de Monval.

Cela n'est pas.

Pauline, noblement et vivement.

Je le jure! et Dieu le sait.

M. de Monval.

Le serment de l'innocence ne peut être suspect, je vous crois, — mais Gerval ne recevant point de réponse, que ne venait-il parler à son oncle?

Pauline.

Une fois, nous nous sommes mis en route pour venir le trouver,..... pour nous jeter à ses pieds!..... Mais quand Gerval appercevait le clocher de la paroisse;..... l'émotion s'emparait de lui, ses pleurs coulaient, et il ne pouvait faire un pas. « Pauline, me disait-il, n'allons pas plus loin; mon » oncle ne voudra pas lire dans mon cœur; je suis malheu- » reux, il croira que c'est l'intérêt qui me ramène vers lui; » je ne pourrai supporter ses reproches, sa colère, et je suis » sûr qu'il ne voudra pas me pardonner. Fuyons, fuyons, » ma chère Pauline, évitons sa présence. » Puis, fixant ses regards sur le château, il disait douloureusement,...... « Adieu, mon oncle,...... adieu, séjour de mon enfance,..... » je ne vous reverrai jamais. » Je ne pouvais le consoler, mais j'essuyais ses larmes, et nous retournions dans notre chaumière.

M. de Monval, portant son mouchoir sur ses yeux.

Vous m'oppressez!

Pauline.

Vous pleurez, monsieur?

M. de Monval.

Oui,.... cela me soulage.



SCÈNE XIV.

Les Précédens, FRANÇOIS.

François.

Madame de la Jaukèrres vient au salon.

M. de Monval, brusquement.

Eh! qu'elle vienne.

François.

La voici.

SCÈNE XV.

Les Précédens, Mad. de la JAUKÈRRES, *précédée de ses quatre laquais en grande livrée.*

Mad. *de la Jaukèrres*, à François.

Si mes vassaux viennent pour me complimenter, vous les ferez entrer; je recevrai leurs hommages. Dites au procureur que je l'attends ici. *(Les laquais sortent.)*

François.

Oui, madame. (*bas à Pauline*) C'est votre belle-sœur. (*Il sort, et Pauline va se rasseoir sur le fauteuil, en tenant son chapeau à la main.*)

Mad. *de la Jaukèrres.*

O mon Dieu, où suis-je ? et quel ennuyeux séjour.

M. *de Monval,* s'approchant.

Il n'est pas de votre goût, madame ?

Mad. *de la Jaukèrres,* sans le regarder.

Qu'est-ce qui m'interroge ?

M. de Monval.

C'est moi, madame, qui prends la liberté de vous adresser la parole.

Mad. *de la Jaukèrres.*

Qui êtes-vous, bonhomme ?

M. *de Monval.*

L'intendant de feu M. de Monval.

Mad. *de la Jaukèrres*, le toisant d'un air dédaigneux.

Ah ! quel triste personnage que ce vieux Monval, et sa maison l'est autant que lui.

M. *de Monval.*

Que vous manque-t-il ici, madame ?

Mad. *de la Jaukèrres.*

Tout, monsieur, tout.

M. *de Monval.*

J'ai pourtant donné des ordres pour que vous fussiez reçue suivant votre rang et votre qualité.

Mad. *de la Jaukèrres.*

Vous avez bien réussi; par ma foi, vous êtes un habile homme !

M. *de Monval.*

Il me semble que ce château réunit l'utile à l'agréable.

Mad. *de la Jaukèrres.*

Allons donc, allons donc; c'est une horreur que cette bicoque; et l'on voit par cet ameublement misérable et gothique,

que le vieux Monval ne recevait que des gens de basse extraction.

M. *de Monval.*

C'est donc pour cela que madame ne lui a jamais fait l'honneur de lui rendre visite ?

Mad. *de la Jaukèrres.*

Devais-je me déranger pour lui ? C'était un vrai campanard, sans esprit, sans usage du beau monde.

M. *de Monval*, piqué.

Madame !

Mad. *de la Jaukèrres.*

Ce qu'il a fait de mieux, c'est d'avoir donné tout son bien à mon mari.

M. *de Monval.*

Vous croyez ?

Mad. *de la Jaukèrres.*

Et d'avoir déshérité ce mauvais sujet de Gerval, qui est un homme sans conduite et sans probité.

Pauline, vivement et avec fermeté, en se levant.

Cela n'est pas vrai, madame.

Mad. *de la Jaukèrres.*

Que dites-vous, ma mie ?

Pauline.

Je dis que.... M. de Gerval est un honnête homme.

Mad. *de la Jaukèrres.*

Qui vous a permis de m'adresser la parole ?

Pauline.

L'équité, qui se croit obligée de repousser la calomnie.

Mad. *de la Jaukèrres.*

Vous le prenez bien haut.

Pauline.

Pardon, mais vous devriez parler avec plus de respect de votre oncle, et du frère de votre mari.

M. *de Monval*, à part.

Charmante !

Mad. *de la Jaukèrres.*

Etes-vous la servante de céans ?

Pauline.

Non, Madame.

Mad. *de la Jaukèrres.*

La fermière de l'oncle defunt ?

Pauline.

Non, Madame.

Mad. *de la Jaukèrres.*

Et qu'êtes-vous donc ?

Pauline, noblement.

Je suis sa nièce.

Mad. *de la Jaukèrres*, d'un air dédaigneux.

Hein ?... sa nièce ? il a du goût le cher frère.

Pauline.

Et beaucoup d'estime pour moi, Madame.

Mad. *de la Jaukèrres.*

Il a fait un mariage bien honorable.

Pauline.

Personne ne dit le contraire.

Mad. *de la Jaukèrres.*

Hors vos parens.

Pauline.

On se marie pour soi.

Mad. *de la Jaukèrres.*

La famille ne vous reconnaîtra pas.

Pauline.

Monsieur de Gerval ne m'en aimera pas moins.

Mad. *de la Jaukèrres.*

Cela ne devrait pas vous donner le droit d'être insolente.

Pauline, lentement, et appuyant sur toutes les syllabes.

Je laisse ce droit, Madame, à votre opulence.

Mad. *de la Jaukèrres.*

Plus bas, ou taisez-vous.

Pauline, avec fermeté.

Je défends mon mari, et vous ne m'imposerez pas silence. Quoiqu'il ne soit pas aussi riche que son frère, je vous prie de croire qu'il ne vaut pas moins que lui.

Mad. *de la Jaukèrres.*

Auriez-vous l'impudence de comparer votre Gerval à M. de la Jaukèrres ?

Pauline.

La comparaison ne serait pas à son désavantage ; car s'il est des hommes qui ressemblent à M. de Gerval, ils sont rares à trouver.

M. *de Monval*, à Pauline.

Je commence à croire que vous avez raison.

Mad. *de la Jaukèrres.*

Ce vieillard est un bon juge, et vous pouvez vous en rapporter à lui.

M. de Monval, d'un ton ferme et prononcé.

Et pourquoi ne s'en rapporterait-on pas à moi, Madame ? On peut, par mille moyens, parvenir à tromper un juge ; mais quand il sait la vérite, il n'en est que plus redoutable, et le jugement que je pourrais prononcer dans cette affaire, pourrait bien être sans appel.

Mad. *de la Jaukèrres.*

Vous parlez d'un ton...

M. *de Monval.*

Qui me convient peut-être mieux que celui que vous osez prendre avec votre belle-sœur.

Mad. *de la Jaukèrres*, en frappant de son éventail dans la main.

Bientôt on n'aura plus besoin des services de M. l'intendant ; dès aujourd'hui je vends le château.

M. de Monval, en raillant.

L'acquéreur est-il trouvé ?

Mad. *de la Jaukèrres.*

Et après-demain....

M. *de Monval.*

Vous ne toucherez pas les fonds.

Mad. *de la Jaukèrres.*

Je le donne en paiement à M. le Roc ; c'est la même chose.

M. *de Monval.*

Pas tout à fait, car il faudra qu'il prenne possession.

Mad. *de la Jaukèrres.*

Cela sera fort aisé.

M. de *Monval.*

On verra.

Mad. *de la Jaukèrres.*

Pourriez-vous y mettre opposition ?

M. *de Monval.*

Cela sera possible.

Mad. *de la Jaukèrres..*

Y a-t-il des hypothèques sur le château ?

M. de Monval, avec force et intention.

Il y en a une qui sera difficile à lever.

Mad. *de la Jaukèrres.*

M. de Monval n'a jamais fait de mauvaises affaires.

M. de Monval.

Je l'ai vu à la veille d'en faire une qui lui aurait coûté cher !

Mad. *de la Jaukèrres.*

Oui ; mais il ne l'a pas faite.

M. de Monval, avec explosion.

Non, dieu merci*!*

Mad. *de la Jaukèrres*, en s'éventant.

C'est ce que je voulais savoir.

M. de Monval.

Je suis charmé que cela vous fasse plaisir.

Mad. *de la Jaukèrres.*

Beaucoup ! car après l'ouverture du testament, tous les rai-

sonneurs qui me blessent les yeux et les oreilles recevront leur congé ; et dès aujourd'hui, maison nette.

M. de Monval.

Madame partira donc ce soir ?

Mad. *de la Jaukèrres.*

On prendra les ordres de monsieur.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, FRANÇOIS.

François, à Pauline.

Madame, M. de Gerval est arrivé, il vous demande.

M. *de Monval*, à Pauline.

Allez, et ne lui dites pas ce que vous venez d'entendre.

Pauline.

Non. *(Elle fait une fausse sortie, revient, et dit lentement à madame de la Jaukèrres.)* — Madame, à l'avenir, ne jugez pas les gens sur des oui-dire ; ayez un peu d'égards pour vos parens ; il faut au moins laisser l'honneur aux malheureux. *(Elle sort.)*

SCÈNE XVII.

M. de MONVAL, Mad. DE LA JAUKÈRRES.

Mad. *de la Jaukèrres.*

Mais cela parle, je crois.

M. *de Monval.*

Qu'en pensez-vous ? Elle a été bien élevée, elle a des sentimens, et..... *(On entend le Roc crier derrière le théâtre.)* Qu'est-ce que j'entends ?

Mad. *de la Jaukèrres.*

C'est le procureur qui gronde ; ici, tout le monde s'en mêle.

SCÈNE XVIII.

Les PRÉCÉDENS, LE ROC, ensuite FRANÇOIS.

Le Roc, entre vivement et se promène sur le théâtre.

Allons, fi ! c'est une déraison !

Mad. *de la Jaukèrres.*

A qui en avez-vous donc, M. le Roc ?

Le Roc, se promenant.

Je suis d'une colère ! .....

Mad. *de la Jaukèrres.*

Que vous est-il arrivé ?

Le Roc.

Et c'est à moi qu'on fait une pareille proposition !

Mad. *de la Jaukèrres.*

Finirez-vous ! vous m'impatientez.

Le Roc, s'arrêtant devant elle.

C'est grand dommage !

Mad. *de la Jaukèrres.*

Impudent! si vous continuez, je vous fais jeter par les fenêtres.

Le Roc.

Par les fenêtres! un homme comme moi! corbleu! vous êtes la plus méchante femme que je connaisse.

Mad. *de la Jaukèrres.*

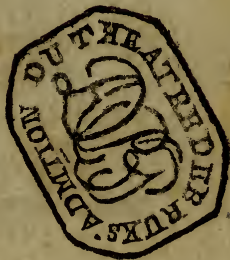
Vous osez me manquer de respect!

Le Roc.

Vous osez me menacer!

Mad. *de la Jaukèrres.*

Je vous ferai repentir de vos impertinences.



Le Roc.

Et moi, je vous ferai payer vos dettes.

Mad. *de la Jaukèrres.*

Nous verrons.

Le Roc.

Sentence est obtenue.

Mad. *de la Jaukèrres.*

On en appellera.

Le Roc.

Sentence des consuls, la saisie marche après.

Mad. *de la Jaukèrres.*

Maudit usurier!

Le Roc.

Femme prodigue!

Mad. *de la Jaukèrres.*

Vous tairez-vous!

Le Roc.

C'est à vous de baisser le ton.... Ta! ta! ta! ta!.... Oh! le bel héritage pour le faire tant valoir!

Mad. *de la Jaukèrres.*

Il vaut plus que ce que l'on vous doit.

Le Roc.

Cela n'est pas vrai; cela n'est pas vrai! si vous ne payez aujourd'hui, demain je fais exécuter.

Mad. *de la Jaukèrres.*

Vous n'aurez pas cette audace.

Le Roc.

Je l'aurai! meubles, effets, carosse, tout sera saisi.

Mad. *de la Jaukèrres.*

Mon carosse!

Le Roc.

Votre carosse! et vous vous en irez à pied.

Mad. *de la Jaukèrres.*

Une femme comme moi!

Le Roc.

Oui, et comme tant d'autres qui valent mieux que vous.

Mad. *de la Jaukèrres*, se laissant tomber dans un fauteuil.

Ah!..... j'étouffe!..... j'étouffe.

Le Roc va à elle, lui secoue le bras pour la faire revenir.

Un moment, un moment; quand vous m'aurez payé, vous ferez ce que vous voudrez.

Mad *de la Jaukèrres.*

Mes femmes-de-chambre! mes femmes-de-chambre!

Le Roc, en s'éloignant.

Oui, oui, va, tes femmes-de-chambre, tu ne les auras pas long-temps.

M. *de Monval*, au fond de la scène.

Elle m'inquiète. (*Il appelle.*) Champagne, François, (*François entre.*) Madame se trouve mal, conduisez-la dans son appartement.

François entre, et lui prend la main.

Madame! madame!

Mad. *de la Jaukèrres*, se levant tout-à-coup avec fureur et repoussant François.

Retirez-vous..... (*à M le Roc.*) vous, monsieur le Procureur, vous aurez la visite de M. de la Jaukèrres, vous aurez la visite de M. de la Jaukèrres.

(*François la suit.*)

SCÈNE XIX.

M. de MONVAL, LE ROC, (*se promène avec colère; il traverse le Théâtre deux ou trois fois en murmurant entre ses dents.*) *Ensuite* FRANÇOIS.

M. de Monval.

Puis-je savoir, monsieur, ce qui vous désunit et vous met dans une si grande colère ?

Le Roc, durement.

Qui êtes-vous ?

M. *de Monval.*

Je suis l'intendant de la maison.

Le Roc le regarde, ôte son chapeau, et lui présente la main.

Je vous salue. — Monsieur, vous connaissez le château?

M. *de Monval.*

Oui.

Le Roc.

Vous savez à-peu-près ce qu'il peut valoir ?

M. de Monval.

Personne ne le sait mieux que moi.

Le Roc.

Eh bien, M. de la Jaukèrres a l'audace, et j'ose dire la mauvaise foi, de vouloir me le vendre cent mille francs.

M. *de Monval.*

Cent mille francs ?

Le Roc.

Et moi, je soutiens, qu'il n'en vaut pas soixante mille.

M. *de Monval.*

Mais.....

Le Roc.

Cela vous paraît déraisonnable, exhorbitant ! et c'est à moi, Le Roc, procureur depuis trente ans, que l'on veut faire un tour semblable !

M. *de Monval*, en plaisantant.

Prenez-y garde ! Si vous faisiez un marché de dupe, cela vous déshonorerait.

Le Roc.

Vous le voyez bien ! — Ces gens-là qui n'ont fait que de mauvaises affaires toute leur vie, voudraient en faire une bonne avec moi, vous sentez que cela n'est pas possible.

M. de Monval.

Il ne faut pas vous laisser attrapper.

Le Roc.

J'attrapperai le château, si je puis; mais on ne m'attrappera pas.

M. *de Monval.*

Cependant je vous invite à mettre un peu plus de douceur dans vos procédés envers M. et Mad. de la Jaukèrres.

Le Roc.

Monsieur, vous ne connaissez pas ces gens-là. Ce sont des orgueilleux, des impertinens, sans honneur et sans conduite.

M. *de Monval.*

Ils vous doivent donc beaucoup ?

Le Roc.

Que trop !

M. *de Monval.*

Pourquoi ne vous ont-ils pas payé ?

Le Roc.

Parce qu'ils ne le pouvaient pas.

M. de Monval.

Ils sont riches, pourtant.

Le Roc.

Est-on riche quand on fait deux fois plus de dépenses qu'on n'a de revenus ?

M. *de Monval.*

M. de la Jaukèrres a fait un excellent mariage.

Le Roc.

Détestable, au contraire. Sa femme lui a apporté du bien, en apparence, mais il était si grevé ! si grevé ! qu'il a fallu plus

dépenser pour le conserver qu'il n'en aurait fallu pour l'acquérir.

M. *de Monval.*

Je ne savais pas cela.

Le Roc.

Je le sais, moi ; en un mot, ils mènent un train de vie qui les conduira droit à l'hôpital. Madame est coquette, capricieuse et prodigue à l'excès : Monsieur chasse, joue et fait des affaires de toutes façons ; enfin, c'est un désordre !... Ils avaient grand besoin de la succession de l'oncle ! mais elle sera bientôt dévorée : il y a long-temps qu'ils l'attendent... leurs vœux sont comblés.

M. *de Monval*, indigné.

Leurs vœux ! dites-vous ?

Le Roc.

Assurément.

M. de Monval.

Comment, ils souhaitaient la mort de leur oncle ?

Le Roc.

A chaque instant du jour.

M. *de Monval.*

Les monstres !

Le Roc.

Cela vous indigne, n'est-il pas vrai ?

M. *de Monval.*

Je l'avoue.

Le Roc.

Cela m'indigne aussi, moi. (*Il s'approche et dit tout bas*) : —Si vous voulez entendre ma proposition, nous pourrons faire un bon coup.

M. *de Monval*, feignant de se prêter à ses vues.

Voyons de quoi s'agit-il ?

Le Roc.

Il faut m'aider à humilier ces orgueilleux.

M. *de Monval.*

Bravo !

Le Roc.

A les faire repentir de leur insolence !

M. *de Monval.*

A les punir de leur ingratitude envers leur oncle.

Le Roc.

A les empêcher d'avoir l'héritage.

M. *de Monval.*

A le faire passer dans les mains d'un homme de bien.

Le Roc.

Non pas ! —Dans les nôtres.

M. *de Monval.*

Ah !... c'est différent.

Le Roc.

Entre nous, cet oncle était un grand sot, de laisser son bien à des gens qui ne le méritaient pas.

M. de Monval.

J'en conviens.

Le Roc.

Si vous le voulez..... la succession est à nous.

M. *de Monval.*

Me prenez-vous pour un fripon ?

Le Roc.

Vous êtes intendant, mon ami, vous êtes intendant.

M. *de Monval.*

Un intendant peut être un honnête homme.

Le Roc.

Cela se peut, cela se doit ; mais c'est rare.

M. *de Monval.*

Monsieur ....

Le Roc.

Point de scrupule ; acceptez, ou l'affaire est manquée.

M. *de Monval.*

Oui, manquée, et si vous m'en reparlez davantage, je vous fais conduire hors des portes du château.

Le Roc.

Badinez-vous ?

M. de Monval.

Je parle très-sérieusement.

Le Roc.

Je n'en crois rien. Au fait : voulez-vous m'aider pour avoir le château ?

M. *de Monval.*

Non.

Le Roc.

En ce cas je l'aurai sans vous.

M. *de Monval.*

Vous n'aurez rien.

Le Roc.

Monsieur gardera donc tout ?

M. *de Monval.*

Tout.

Le Roc.

C'est entre vos mains que je vais mettre opposition.

M. *de Monval.*

C'est bien vous y prendre.

Le Roc.

Avec défense de vous désaisir des meubles, immeubles et deniers.

M. de Monval.

C'est mon dessein.

Le Roc.

Et le reste me regarde.

M. de Monval.

Le reste ne sera pas pour vous.

François, entrant.

M. de la Jaukèrres.

M. de Monval.

Bonne chance, monsieur le procureur. *(Il entre dans son cabinet.)*



François, à Le Roc.

Il y a un huissier qui a l'air de saisir ici ; est-ce par votre ordre ?

Le Roc.

Cela ne vous regarde pas. Vous répondrez lorsqu'on vous interpellera.

François, l'imitant

Vous répondrez lorsqu'on vous interpellera.

SCÈNE XX.

LE ROC, M. DE LA JAUKÈRRES *le chapeau sur les yeux.*

M. de la Jaukèrres, d'un ton tragique.

François.... sortez. (*François sort.*) Ah !... vous voilà, M. le Roc ; c'est vous que je cherchais.

Le Roc.

Vous êtes-vous mis à la raison ?

M. de la Jaukèrres.

Je viens pour vous y mettre.

Le Roc.

Que voulez-vous ?

M. *de la Jaukèrres*, allant à lui, dit en serrant les dents.

Ce que je veux !..... ce que je veux !.... vieil insolent !....

Le Roc, élevant la voix.

Vous me parlez singulièrement ! Savez-vous ?....

M. de la Jaukèrres.

Si je le sais..... Je sais tout. On m'a porté plainte, et je viens punir....

Le Roc.

Qui ?

M. de la Jaukèrres.

Vous.

Le Roc.

Vous voulez rire.

M. *de la Jaukèrres.*

Je veux rire? ..... Tremblez!.... frémissez, petit procureur, vous avez insulté mad. de la Jaukèrres.

Le Roc.

Oh! si ce n'est que cela...,

M. *de la Jaukèrres*, même ton.

Eh! n'est-ce donc pas assez? Vous avez offensé une femme respectable..... Cette femme est mon épouse..... et.... la vengeance.... est dans ma poche.

Le Roc.

Qu'elle y reste.

M. *de la Jaukèrres.*

Point du tout; il faut me rendre raison de votre impertinence.

Le Roc.

Qu'entendez-vous par-là?

M. *de la Jaukèrres.*

J'entends que je veux vous brûler la cervelle.

Le Roc.

Rien que cela?

M. *de la Jaukèrres.*

Je n'en veux pas davantage.

Le Roc.

C'est-à-dire, que vous voulez vous battre avec moi?

M. *de la Jaukèrres.*

C'est un honneur que je veux bien vous faire.

Le Roc, ôtant son chapeau.

Très-reconnnaissant, en vérité. (*Se redressant.*) Eh bien, je me battrai.

M. *de la Jaukèrres.*

Partons.

Le Roc.

Je partirai..... quand vous m'aurez payé.

M. *de la Jaukèrres.*

Cela serait trop long.

Le Roc.

Point du tout; car aujourd'hui même....

M. *de la Jaukèrres.*

Aujourd'hui même, je vous tue.

Le Roc.

Alors, ce serait votre quittance.

M. *de la Jaukèrres.*

Je m'arrangerai avec vos héritiers.

Le Roc.

Oui, cela vous ferait gagner du temps : bien calculé ! Mais, pour déranger votre plan, je ne me battrai point.

M. *de la Jaukèrres*, appuyant sur les mots.

Allez donc très-repentant..... très-soumis.... faire vos excuses à Mad. de la Jaukèrres.

Le Roc, le contrefaisant.

Je n'irai point faire mes excuses à madame de la Jaukèrres.

M. *de la Jaukèrres.*

Non ?

Le Roc.

Non.

M. *de la Jaukèrres*, avec une fureur concentrée et en remuant les doigts.

Allez-y... allez-y, croyez-moi.

Le Roc, s'appuyant sur sa canne.

Je ne bougerai pas.

M. *de la Jaukèrres*, lui donnant une croquignole sur le nez.

Allez, bon homme, allez, et ne me le faites pas répéter.

Le Roc, se relevant avec fureur.

Une croquignole sur le nez d'un Procureur !

M. *de la Jaukèrres.*

C'est tout ce que vous valez.

Le Roc, avec la plus grande force et au comble de la colère.

Corbleu! je ne sais ce qui me tient !.... diffamer un officier public, un membre de la justice ! ne pas payer son créancier, le provoquer en duel ! c'est un guet-à-pens, et j'en aurai vengeance. *(fausse sortie.)* Je vais dresser ma plainte. Ruine, déshonneur et châtiment, voilà ce que mérite l'illustre la Jaukèrres, et il obtiendra tout, à la requête de maître Raphaël-Isaac le Roc, demandeur outragé, frappé, provoqué, non payé, et victimé. Le barreau retentira, et le prononcé fera frémir la postérité. (*Il sort.*)

SCÈNE XXI.

M. DE LA JAUKÈRRES, *(seul.)*

La maudite engeance que les créanciers ! Il y a encore M. l'intendant qui a le verbe un peu haut, il aura son tour.

SCÈNE XXII.

M. DE LA JAUKÈRRES, GERVAL, M D'HERMONVILLE, PAULINE.

M. *d'Hermonville*, bas à M. de la Jaukèrres.

Monsieur, voici votre frère qui vient pour vous voir et vous embrasser.

M. *de la Jaukèrres*, froidement.

Très-obligé.

Gerval, d'un ton affectueux.

Mon frère, il y a bien long-temps que je ne vous ai vu !

M. *de la Jaukèrres.*

C'est vrai.

Gerval.

Le triste évènement qui nous réunit ne laissera sûrement aucune trace des motifs qui vous éloignèrent de moi ; car je ne sais comment vous avez pu oublier l'amitié que j'avais pour vous.

M. *de la Jaukèrres.*

Jeté dans un monde différent, on s'oublie quelquefois soi-même.

Gerval.

On retrouve toujours son cœur.

Pauline, bas à la Jaukèrres.

Embrassez donc votre frère.

M. *de la Jaukèrres*, la regardant avec dédain.

Heim !

Gerval.

C'est à mon épouse que vous parlez.

M. *de la Jaukèrres*, la regardant.

Oui ?.... elle est gentille.

Pauline, ironiquement.

Votre servante, monsieur.

M. *de la Jaukèrres.*

Je suis fâché que la singularité de l'oncle vous ait fait faire un voyage ; car cela n'en valait pas la peine.

Gerval.

Ses volontés ont toujours été sacrées pour moi.

M. *de la Jaukèrres*, ironiquement.

On sait cela.

Gerval.

Et si vous eussiez voulu le lui rappeler, je n'aurais pas la douleur d'avoir hérité de sa haîne.

M. *de la Jaukèrres.*

Je n'ai pas voulu me mêler de cette affaire, et vous m'obligerez de n'en plus parler.

Gerval.

Ah ! si vous eussiez seulement gardé le silence !....

M. *de la Jaukèrres.*

Finissons, ou je vais me retirer.

Gerval.

C'est donc là l'accueil que vous faites à votre frère ; Jadis, vous étiez mon ami ; qui donc a pu changer votre cœur ? l'intérêt ? Je ne suis plus redoutable pour vous ; vous devez être satisfait ; la richesse est votre partage, ne me privez pas de

votre amitié. La haîne est un pesant fardeau, délivrez-vous-en ; oublions ce qui s'est passé, soyons l'un pour l'autre ce que nous étions dans notre adolescence. Allons, Charles, sois homme ; ne méprise point un frère malheureux ; tu sais mieux que personne qu'il n'a pas mérité de l'être ; ne m'humilie pas, n'ajoute pas à mon infortune, et, quoique je sois pauvre, sois toujours mon ami.

Pauline, vivement.

Monsieur, acceptez la proposition, elle est faite de bon cœur. Je sais que Gerval vous aime, malgré que.... ; mais ne parlons pas de çà ; il n'a point de rancune, ni moi non plus. Soyons bons parens, point de division dans la famille, que notre état ne vous fasse point de honte.... Notre parure n'est pas brillante, mais nous valons mieux que nos habits. Je me vante un peu ; c'est pour vous mettre au fait, et vous apprendre que les honnêtes gens, dans quelqu'état qu'ils se trouvent, méritent des égards et ne doivent faire rougir personne.

M. *de la Jaukèrres*, à Pauline.

Vous avez dit cela à merveille ; (*en bâillant*) mais j'ai beaucoup d'affaires, ... nous nous reverrons.

Gerval, à part.

Oui,...... pour la dernière fois.

SCÈNE XXIII.

Les Précédens, Un Domestique.

Le Domestique, avec une serviette à la main.

M. de la Jaukèrres est servi.

M. *de la Jaukèrres*.

Je vous suis. M. d'Hermonville, je vous prie de tenir tout en état pour l'ouverture du testament, car je commence à m'ennuyer ici, et je veux repartir au plutôt.

SCÈNE XXIV.

M. d'Hermonville, Gerval, Pauline.

Pauline, à part.

Ah ! le mauvais cœur ! il n'invite pas son frère....

Gerval.

Le traître, si je n'écoutais que ma fureur....

M. *d'Hermonville*.

N'écoutez que la prudence.

Gerval.

Le dernier coup est porté ; plus de réconciliation entre nous.

M. *d'Hermonville*.

Ah ! il faudra voir la suite. Je voudrais vous parler en particulier ; priez madame de nous laisser un moment.

Gerval.

Chère Pauline! laisse-nous. J'ai besoin d'être seul avec M. d'Hermonville.

Pauline.

Oui. Tu ne seras pas long-temps ?

Gerval.

Non.

Pauline.

Si ce monsieur revient, il ne faudra pas t'emporter.

Gerval.

Je te le promets.

Pauline.

Bon ! je vais me reposer dans le jardin. Je t'attends, Gerval. *(Elle s'approche ; il lui donne un baiser sur le front, et elle sort.)*

SCÈNE XXV.

M. D'HERMONVILLE, GERVAL.

Gerval, au désespoir.

Monsieur, c'en est fait, je pars. Je ne puis supporter l'insulte et le mépris ; ma patience est à bout, et je crains tout de mon désespoir.

M. *d'Hermonville.*

Gerval, restez ; il le faut. Un temps viendra, peut-être, où l'on se repentira des mauvais traitemens qu'on vous fait éprouver.

Gerval.

Je ne puis plus rien souffrir.

M. *d'Hermonville.*

Il faut de la constance.

Gerval.

En est-il qui puisse tenir contre tant d'outrages !...

M. *d'Hermonville.*

Point d'excès ! ils sont toujours funestes. Rappelez vos sens. J'ai besoin, mon ami, de vous faire quelques questions importantes... Voudrez-vous me répondre ?

Gerval.

Je répondrai.

M. *d'Hermonville*, approchant des fauteuils vis-à-vis de la porte du cabinet.

Plaçons-nous là, nous serons bien. Asseyez-vous. *(Ils s'asseyent.)* Je vous connais pour un homme d'honneur, je vous croirai ; et quand on saura vos malheurs on vous rendra justice, du moins je l'espère.

Gerval.

Ah ! mes malheurs sont bien grands !

M. *d'Hermonville.*

S'il ne tient qu'à moi ils finiront. — Il y a trois ans que votre oncle vous envoya en Espagne ; fîtes-vous exactement ce qu'il vous avait ordonné ?

Gerval.

Les correspondans l'ont certifié.

M. *d'Hermonville.*

Rapportâtes-vous les sommes que vous aviez touchées pour M. de Monval ?

Gerval.

Oui, monsieur.

M. *d'Hermonville.*

Pourquoi ne revîntes-vous pas au château ?

Gerval.

Parce que je fus assassiné, volé, à cinquante lieues d'ici.

M. *d'Hermonville.*

Pourquoi ne l'écrivîtes-vous pas à votre oncle ?

Gerval.

Je le fis ; il ne me répondit pas. Désespéré, j'écrivis à mon frère ; je lui envoyai le détail exact de l'accident qui m'était arrivé. Il me manda que mon oncle ne voulait plus entendre parler de moi, et qu'il m'abandonnait à jamais.

M. *d'Hermonville.*

Prenez garde ! ce que vous dites là est grave, et l'on ne doit point accuser sans preuves.

Gerval.

J'en ai.



M. *d'Hermonville.*

Quelles sont-elles ?

Gerval.

La lettre de mon frère, que j'ai conservée.

M. *d'Hermonville.*

Que prouve cette lettre ?

Gerval.

Sa trahison.

M. *d'Hermonville.*

Ciel !

Gerval.

Je le suppliais d'être mon défenseur auprès de mon oncle.

M. *d'Hermonville.*

Qu'a-t-il fait ?

Gerval.

Il devint mon accusateur.

M. *d'Hermonville.*

D'où le savez-vous ?

Gerval.

De lui-même.

M. *d'Hermonville.*

Il en a fait l'aveu?

Gerval.

Par sa réponse.

M. *d'Hermonville.*

Que contient-elle ?

Gerval.

Mille outrages de la part de mon frère, la malédiction de mon oncle et son éternel abandon.

M. *d'Hermonville.*

Malheureux jeune homme!

Gerval, avec l'accent de l'ame.

Mon oncle me maudire ! Ah ! le ciel sait que je ne l'ai pas mérité. Je l'aimai, je le servis fidèlement, mon sang a coulé pour lui ; et malgré sa rigueur s'il fallait ma vie pour racheter la sienne, il connaîtrait le cœur de son pauvre Gerval, et sa malédiction ne serait pas la récompense de mon attachement et de ma tendresse pour lui.

M. *d'Hermonville.*

Est-il possible qu'un frère !.... avez-vous sa lettre ?

Gerval.

Oui, monsieur.

M. *d'Hermonville.*

Donnez-la moi.

Gerval tire un porte-feuille et cherche dans ses papiers.

Ah ! voici l'attestation de notre digne pasteur qui m'a généreusement assisté, pendant ma longue maladie, et donné toutes les consolations qui dépendaient de son auguste ministère.

M. *d'Hermonville*, après avoir lu.

Infortuné ! — C'est la lettre de votre frère que je voudrais avoir.

Gerval, la lui donnant.

La voici.

M. *d'Hermonville*, après avoir lu rapidement.

Qu'elle infamie !.... Voilà bien ce que vous m'avez dit. (*Il se lève.*) Voulez-vous me permettre de faire prendre une copie de ces papiers ?

Gerval.

Quel droit cela vous donnera-t-il ?

M. *d'Hermonville*, avec la plus grande chaleur.

Celui de vous défendre. Je combattrai tous ceux qui ont pu vous croire coupable. Il est des gens obstinés qu'on ne peut dissuader que par l'évidence ; c'est la preuve à la main que je veux les attaquer et les forcer à vous rendre justice. Quand on

aura lu votre justification, on ne pourra plus douter de votre malheur ; on se repentira de vous avoir mal jugé, vous triompherez de vos ennemis, et vous emporterez l'estime des honnêtes gens : c'est quelque chose ! Voilà le but que je me propose : je l'atteindrai. Si l'on vous ravit un héritage, je rétablirai votre réputation, n'en doutez pas. Vous êtes innocent, malheureux : votre cause ne sera pas difficile à plaider.

Gerval.

Ah ! le mal qu'on m'a fait est irréparable.

M. *d'Hermonville.*

Vous êtes jeune, laborieux, vous pourrez acquérir de la fortune ; mais avec de l'or on n'achète point l'honneur. Je vais faire prendre un double de tout cela. *(Il appelle)* François.

SCÈNE XXVI.

Les Précédens, FRANÇOIS.

François.

Monsieur.

M. *d'Hermonville.*

Portez ces papiers à l'intendant, et dites-lui de ma part d'en faire une copie.

François.

Oui.

M. *d'Hermonville*, d'un ton lent et appuyé.

Recommandez-lui de les lire attentivement... de bien peser tous les mots... pour ne point faire d'erreurs.

François.

Je vais le lui dire.

M. *d'Hermonville*, montrant le cabinet.

Entrez. (*François sort.*) Allons, mon cher Gerval, allons rejoindre votre épouse, nous dînerons ensemble. On ne nous a pas fait l'honneur de nous inviter ; mais qu'importe ! Si vous n'avez la compagnie d'un frère, vous aurez celle d'une femme charmante et d'un véritable ami.

Fin du second acte.

ACTE TROISIEME.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. et Mad. de la JAUKÈRRES, FRANÇOIS.

M. *de la Jaukèrres*, en riant.

C'EST comme j'ai l'honneur de vous le dire....

Mad. *de la Jaukèrres*, en riant.

Le procureur devait faire une drôle de grimace !

M. *de la Jaukèrres.*

François, le dîner était excellent.

Mad. *de la Jaukèrres.*

Un peu commun. Allez, et recommandez au chef de déployer tous ses talens.

François.

Je n'y manquerai pas. *(Il va pour sortir.)*

M. *de la Jaukèrres.*

François, où se cache donc cet intendant ? Il n'est pas encore venu me saluer.

François.

Il travaille pour vous, et il a fait défendre de le déranger.

M. *de la Jaukèrres.*

Dis-lui qu'à l'avenir il soit plus circonspect envers Madame,

François.

Oh ! il est accoutumé à dire ce qu'il pense.

M. *de la Jaukèrres.*

Quand le verrai-je ?

François.

Probablement quand cela sera nécessaire.

M. *de la Jaukèrres.*

Qu'il se dépêche.

François.

Ne vous impatientez pas ; sa besogne s'avance, et vous le verrez bientôt. *(Fraucois sort.)*

SCÈNE II.

(Cette scène doit se jouer rapidement et avec enthousiasme.)

M. et Mad. DE LA JAUKÈRRES.

Mad. *de la Jaukèrres.*

Enfin, M. de la Jaukèrres, voilà le moment que nous desirions si ardemment ; nous allons être bien riches !

M. *de la Jaukèrres.*

Riches... à millions !

Mad. *de la Jaukèrres..*

Ce M. d'Hermonville vous a-t-il donné les renseignemens que vous désiriez ?

M. *de la Jaukèrres.*

Tous.

Mad. *de la Jaukèrres.*

Combien d'argent comptant ?

M. *de la Jaukèrres.*

Cent mille écus.

Mad. *de la Jaukèrres.*

D'argenterie ?

M. *de la Jaukèrres.*

Cent-cinquante marcs.

Mad. *de la Jaukèrres.*

Les bijoux, les diamans, que peuvent-ils valoir ?

M. *de la Jaukerres.*

Deux mille louis.

Mad. *de la Jaukèrres.*

Le revenu des fermes ?

M. *de la Jaukèrres.*

Quarante-trois mille deux cents livres.

Mad. *de la Jaukèrres.*

Tant d'argent comptant, d'argenterie, de bijoux, de titres, nous serons fort embarrassés d'emporter tout cela.

M. *de la Jaukèrres.*

Il est des circontances où il faut se gêner un peu.

Mad. *de la Jaukèrres.*

Il le faudra bien. *(d'un ton minaudier.)* — Mon ami, vous m'avez promis les diamans ?

M. *de la Jaukèrres.*

Vous les aurez.

Mad. *de la Jaukèrres.*

J'attends avec impatience.

M. *de la Jaukèrres*, avec enthousiasme.

Madame, il faudra doubler notre train.

Mad. *de la Jaukèrres*, même ton.

Oui, nous prendrons un hôtel plus vaste !

M. *de la Jaukèrres.*

Quatre laquais de plus !

Mad. *de la Jaukèrres.*

Un ameublement somptueux !

M. *de la Jaukèrres.*

Six chevaux anglais !

Mad. *de la Jaukèrres.*

Une livrée éclatante !

M. *de la Jaukèrres.*

Table ouverte !



Mad. *de la Jaukèrres.*

Tous les services en porcelaine ; briller, éclipser tout le monde avec l'héritage de l'oncle ! Cela lui fera honneur.

M. *de la Jaukèrres.*

Oui, car c'est lui qui paiera tout.

Mad. *de la Jaukèrres.*

Que nous allons joliment faire circuler son or !

M. *de la Jaukèrres.*

Oh ! je vous en réponds. Je vais trouver M. d'Hermonville, presser l'ouverture du testament, et m'emparer du coffre-fort. Ne vous ennuyez pas, belle amie.

Mad. *de la Jaukèrres*, langoureusement.

Mon cher ami, pour me distraire, je penserai à vous et à nos trésors.

M. *de la Jaukèrres.*

Et moi, je vais vous les chercher. *(Il lui baise la main, et sort.)*

SCÈNE III.

Mad. DE LA JAUKÈRRES, *seule.*

Qu'il est galant, ce la Jaukèrres! il est comme lorsqu'il me faisait la cour, la même chose. Il n'a pas beaucoup d'esprit, mais c'est un bon mari, et c'est tout ce qu'il faut.

SCÈNE IV.

Mad. de la JAUKÈRRES, PAULINE.

Pauline.

Madame?

Mad. *de la Jaukèrres*, sans la regarder.

Qu'est-ce?

Pauline.

C'est moi, madame.

Mad. *de la Jaukèrres.*

Qui, vous?

Pauline, d'un ton noble et piqué.

Madame de Gerval.

Mad. *de la Jaukèrres*, avec dédain.

Ah! ah!

Pauline.

Madame, j'ai à vous parler... Voulez-vous m'entendre?

Mad. *de la Jaukèrres.*

Que voulez-vous?

Pauline.

Mon mari est justement indigné.

Mad. *de la Jaukèrres.*

Contre qui, et de quoi?

Pauline.

Contre qui?... je n'ose vous le dire; de quoi? d'un procédé infâme..... d'une barbarie qu'à peine vous pourrez concevoir.

Mad. *de la Jaukèrres.*

Cessez de m'excéder, et venez au fait.

Pauline.

Pourrez-vous le croire, madame? On refuse un logement à votre frère, dans le château de son oncle!.. et nous ne savons où passer la nuit.

M. *de la Jaukèrres.*

Eh bien, s'il n'y a point de place, on ne peut vous en donner.

Pauline, lentement et avec une grande intention.

Il y en a pour vos domestiques, madame.

Mad. *de la Jaukèrres.*

Eh ! mais, c'est tout simple ; il faut que les gens de ma suite soient logés.

Pauline.

Et votre frère, où ira-t-il, madame ?

Mad. *de la Jaukèrres.*

Aux environs ; il doit avoir des connaissances, et...

Pauline, se contraignant, et par degrés s'attendrissant jusques aux larmes.

Vous avez raison ; nous sommes pauvres, nous ne méritons ni égards ni considération, et vos gens doivent avoir la préférence. Vous rougissez de notre état ; notre présence vous déshonore.... Voilà donc les effets de l'opulence ! Ah ! que le ciel me conserve toujours dans ma misère, si la fortune doit endurcir mon cœur. Dans notre chaumière, un malheureux voyageur y trouve l'hospitalité ; et nous, chez des parens millionnaires, nous ne trouvons que l'indigence, le mépris et l'abandon.

Mad. *de la Jaukèrres*, minaudant.

Allons, finissez ; je n'aime point à voir des larmes.

Pauline.

Il ne fallait donc pas les faire répandre. Ce n'est pas pour moi que je souffre ; c'est pour M. de Gerval. Grièvement offensé, il se souviendra que son frère n'a pas même voulu lui donner un asyle. M. de Monval croyait avoir des raisons pour haïr son neveu ; mais son frère n'en a point pour haïr son frère, et pour le persécuter injustement.

Mad. *de la Jaukèrres.*

Ma chère, cela ne me regarde pas ; et vos lamentations.... vos plaintes....

Pauline.

Vous importunent ! Cela fait l'éloge de votre sensibilité. — Prenez-y garde, madame, la fortune peut changer ; les malheurs sont pour tout le monde. Fasse le ciel que vous n'en éprouviez jamais !... Mais s'il le voulait, et que vous eussiez besoin de nous, nous ne suivrions pas votre exemple, et le peu que nous posséderions serait encore à votre service.

Mad. *de la Jaukèrres.*

C'est bon, c'est bon.

Pauline.

Nous allons partir.... quoique bien fatigués ! Mais, à deux lieues d'ici, nous trouverons une auberge où nous pourrons nous reposer. Adieu, madame.... Jouissez long-temps de votre bonheur ; nous ne vous l'envions point. Nous ne réclamons pas une place dans votre souvenir.... Nous ne pouvons prétendre à

votre amitié, puisque nous n'avons pas su vous inspirer un sentiment qne l'on ne peut refuser à personne.... La pitié.

(Fausse sortie.)

Mad. *de la Jaukèrres*, tirant sa bourse.

Mais, si.... en vérité.... Revenez..... Vous êtes dans le besoin.... Prenez. *(Elle lui présente la bourse.)*

Pauline, noblement.

Madame, un service oblige, une aumône humilie.

Mad. *de la Jaukèrres*.

Vous êtes bien orgueilleuse !

Pauline.

Et bien sensible !.... Je n'accepterai rien. Nous avons juste ce qu'il nous faut pour regagner notre hameau, et nous n'attendons de vous ni service ni charité; l'un ou l'autre pourrait nuire à vos plaisirs, et vous devez faire un meilleur emploi de ce que vous m'offrez, Placez mieux votre argent, vous en aurez plus de satisfaction, et nous serons exemptés de la reconnaissance.

Mad. *de la Jaukèrres*, avec colère.

Petite impertinente !.... ne reparaissez jamais devant moi.... Allez, sortez d'ici. *(Pauline sort doucement.)*

SCÈNE V.

Les Précédens, M. de Monval.

M. *de Monval*, sortant du cabinet et arrêtant Pauline.

Restez, madame.

Mad. *de la Jaukèrres*.

Ah! c'est le viel intendant ! Voilà le reste.

M. *de Monval*, avec bonté.

Pourquoi vous en allez-vous?

Pauline, pleurant.

Madame me chasse, et je m'en vais.

M. *de Monval*.

Restez, ma chère; je le veux, et je vous en prie.

Pauline.

Il n'y a pas de place ici pour nous.

M. *de Monval*.

J'en trouverai.

Mad. *de la Jaukèrres*.

Non, monsieur, tous les appartemens sont pris.

M. *de Monval*.

Celui de M. de Monval est vaquant.

Mad. *de la Jaukèrres*.

C'est moi qui l'occupe.

M. *de Monval*.

Et moi, je le donne à madame.

Mad. *de la Jaukèrres*, *avec ironie.*

M'en ferez-vous sortir ?

M. *de Monval*, avec force.

Oui, oui.

Mad. *de la Jaukérres.*

Ne suis-je pas chez moi ?

M. *de Monval.*

Vous le croyez.

Mad. *de la Jaukèrres.*

Oseriez-vous dire le contraire ?

M. *de Monval.*

Je pourrais... quand il en sera temps, je parlerai.

Mad. *de la Jaukèrres*,

Vous feriez mieux de vous taire.

M. *de Monval.*

Et vous, de mieux agir.

Mad. *de la Jaukèrres.*

Vous faites le maître ici ?

M. *de Monval.*

C'est un rôle que j'aime à remplir.

Mad. *de la Jaukèrres.*

Et vous prétendez donner l'appartement de l'oncle à la petite ?

M. *de Monval.*

La petite aura l'appartement de l'oncle.

Mad. *de la Jaukèrres.*

Et où irai-je ?

M. *de Monval.*

A deux lieues d'ici vous trouverez une auberge.

Mad. *de la Jaukèrres.*

Ah ! si M. de la Jaukèrres était ici !

M. *de Monval.*

Il se tairait.

Mad. *de la Jaukèrres.*

C'est un peu fort.

M. *de Monval.*

C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

Mad. *de la Jaukèrres.*

Quoi ! vous auriez l'indignité de me faire déloger ?

M. *de Monval.*

Quoi ! vous avez la cruauté de chasser votre belle-sœur, pour loger vos domestiques ?

Mad. *de la Jaukèrres.*

Ma belle-sœur ! je ne lui donnerai jamais ce nom.

M. *de Monval.*

Il ne pourrait que vous honorer.

Mad. *de la Jaukèrres.*

Quel honneur ! une paysanne.

M. de Monval, avec la plus grande chaleur.

Qui êtes-vous, pour dédaigner votre belle-sœur ? vous êtes moins qu'elle par vos qualités personnelles, et votre naissance ne vaut pas la sienne. (*Madame de la Jaukèrres fait un mouvement.*) Oh ! c'est la vérité ; vous croyez que je l'ignore, parce que vous l'avez oublié ; eh ! bien, je vais vous en rafraîchir la mémoire : nous allons comparer. Pauline est la fille d'un brave militaire qui a servi sa patrie avec honneur pendant trente-sept ans. M. votre père était employé dans les Fermes ; le père de Pauline s'est couvert de gloire, et le vôtre a fait fortune ; laquelle des deux doit s'enorgueillir de son origine ? —Elle est jeune, aimable, sensible ; la douceur, le courage et le travail, voilà quelles sont ses vertus : voyons quelles sont les vôtres... Vous avez quarante-cinq ans.

Mad. *de la Jaukèrres*, d'un ton bref et fort.

Cela n'est pas vrai.

M. de Monval, appuyant.

Vous avez quarante-cinq ans ! cela n'est pas un mal ; mais vous n'en êtes pas plus raisonnable, et c'est une faute. Vous êtes impérieuse, votre orgueil vous rend inhumaine, et votre cupidité vous déshonore. Que puis-je donc mettre en comparaison ? qui peut entrer dans la balance ? ah ! loin de mépriser votre belle-sœur, prenez-là pour votre modèle et non pour votre victime. Ne soyez point injuste envers vos parens, c'est un tourment de s'être trompé ! qu'une tendre amitié règne parmi vous ; au lieu de les diviser, rapprochez les deux frères, et méritez ce que votre oncle a fait pour vous ; il en est temps encore. Suivez le conseil que je vous donne, croyez-moi ; je vous ai dit la vérité, tant pis pour vous si vous ne voulez pas l'entendre et vous corriger.

Mad. *de la Jaukèrres*, outrée.

Et c'est à moi que s'adresse de semblables discours ! Comment puis-je les entendre et les souffrir ! (*Au comble de la fureur.*) Non, je n'ai point vu de maison comme celle-ci ! Tout le monde y prend le droit de me manquer.

M. de Monval.

C'est que vous n'avez d'égards pour personne.

Mad. *de la Jaukèrres.*

Oser me braver et m'injurier en face ! (*à M. de Monval.*) Aujourd'hui même vous sortirez du château ; je le veux, et vous m'avez entendu.

M. de Monval.

Oui, madame.

Mad. *de la Jaukèrres*, à Pauline.

Et vous, petite raisonneuse, retournez dans votre village, ne vous dites jamais de la famille des la Jaukèrres, et gardez-vous de prononcer mon nom. *(Elle sort vivement.)*

SCÈNE VI.

PAULINE, M. de MONVAL.

Pauline.

Il ne me sera pas difficile de l'oublier. (*à M. Monval.*) Vous voyez comme on me traite.

M. *de Monval.*

Pauvre enfant ! vous avez essuyé bien des mortifications, que vous ne méritez pas ; mais vous trouverez en moi un appui, et peut-être un vengeur.

Pauline.

Ah ! protégez-moi, et ne me vengez pas.

M. *de Monval*, avec explosion.

Point de pitié pour les orgueilleux et les cœurs insensibles. Vous avez souffert tous les maux qu'une faute supposée vous a suscités. Opprimés, déshérités,... votre oncle a pu... ah ! ce souvenir déchirant fait couler mes larmes... L'indignation leur succède. Malheur aux méchants ! ils sont démasqués, ils paieront cher leur imposture et leur hypocrisie.

Pauline.

Ne leur faites point de mal ; celui qu'ils nous ont fait est sans remède ; notre consolation sera de ne l'avoir pas mérité ; il faut tout oublier, et leur pardonner.

M. *de Monval*, avec force et indignation.

Leur pardonner ! où serait donc la récompense de la vertu, si le vice était impuni ? qu'ils tremblent ! le moment de leur supplice approche, celui de la justice est arrivé.

Pauline.

Je ne vous comprends pas ; mais, monsieur, il nous faudrait si peu de chose pour être heureux... tenez, si vous vouliez nous être utile, cela suffirait.

M. *de Monval*, avec bonté.

Aimable enfant !... eh bien !... voyons, que vous faudrait-il ?

Pauline.

Je crois que vous pouvez beaucoup ici.

M. *de Monval.*

Oui, et peut-être plus que vous ne pensez ; parlez, demandez et vous obtiendrez.

Pauline.

Bien ! je vais tout vous dire.

M. *de Monval.*

J'écoute.

Pauline.

Oh ! c'est un projet qui ne réussira pas.

M. *de Monval.*

Ce n'est pas sûr ; voyons, voyons.

Pauline, avec abandon.

Je ne sais quelle confiance vous m'inspirez, mais.... votre bonté m'entraîne, et je ne puis avoir rien de caché pour vous.

M. *de Monval.*

De quoi s'agit-il ?

Pauline.

Faut-il tout vous dire ?

M. *de Monval.*

Dites-moi tout, tout... sans manquer un mot.

Pauline.

La grande ferme des Tillemont est à louer.

M. *de Monval.*

D'où le savez-vous ?

Pauline.

C'est affiché à la porte du château. J'ai pensé à cela, moi, et je me suis dit : autant nous que d'autres. Si par votre protection nous pouvions obtenir le bail, nous pourrions procurer à notre vieux père une existence plus agréable, et nous souffrirons moins. Monsieur, faites que Gerval devienne le métayer de son frère, vous aurez soulagé de bonnes gens, qui sont bien malheureux ! bien malheureux ! et à qui, en vérité... là, croyez-moi, un peu d'adoucissement à leurs peines ferait grand bien.

M. *de Monval*, douloureusement (*à part.*)

Le métayer de son frère !

Pauline.

Voulez-vous nous protéger pour cela ?

M. *de Monval*, avec sentiment.

Ma protection, mon estime, mon amitié, vous aurez tout ce qui dépendra de moi.

Pauline.

Bien obligé ! Si vous voulez, vous viendrez vivre avec nous. Oh ! j'aurai bien soin de vous ! et vous serez l'ami de mon père et de mon mari.

M. *de Monval.*

C'est tout ce que je demande. Allez, mon enfant, allez rejoindre votre époux. La proposition que vous me faites de passer le reste de mes jours avec vous m'est agréable, et ma résolution sera bientôt prise.

Pauline.

Bon ! il faudra vous décider tout de suite, nous partirons ensemble ; vous resterez toujours avec nous, et après mon père et mon mari, vous serez celui que j'aimerai le mieux dans le monde. (*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

M. de Monval, *la regardant s'en aller.*

Charmante enfant ! Elle m'aime sans me connaître..... sans intérêt... et les cruels...

SCÈNE VIII.

François, Gerval.

François.

Voilà M. de Gerval, rentrez, rentrez. (*Monval entre dans son cabinet.*)

SCÈNE IX.

François, Gerval, *sans rouge.*

Gerval entre lentement ; il paraît plongé dans la rêverie et l'affaissement.

François.

C'est vous, monsieur ?

Gerval.

Oui mon cher François,

François.

Comme vous êtes pâle ! Etes-vous malade ?

Gerval.

Je souffre beaucoup.

François, lui avançant un fauteuil.

Asseyez-vous.

Gerval, s'asseyant.

Je te remercie, mon ami.

François.

Allons, mon maître, du courage !

Gerval.

Je ne suis plus le maître de personne.

François.

Tant pis, ce sont des heureux de moins. Ne vous laissez point abattre, modérez votre douleur. L'oncle mérite qu'on le regrette, c'est vrai, mais il ne faut pas que vous tombiez malade, cela ferait beaucoup de peine à votre aimable petite femme.

Gerval.

Et cela viendrait mal-à-propos ; ... car il nous reste une longue route à faire.

François.

Est-ce que vous repartez ?

Gerval.

Dans une heure.

François.

Comme vous êtes venus ?

Gerval, soupirant.

Oui.

François.

Mais il faudrait vous reposer quelques jours.

Gerval.

Je ne veux gêner personne.

François.

Ah!... on verra.

Gerval, se levant.

Bon François, veux-tu me rendre un service?

François.

Oui, je le veux. Je ne refuserai pas un service à celui qui m'en a rendu mille. Qu'est-ce que vous voulez? ma bourse? je vais vous la chercher.

Gerval.

Ce n'est pas ce que je te demande.

François.

J'en suis fâché; car vous l'auriez eue tout de suite.

Gerval.

Donne-moi une preuve de ton amitié, et garde ton argent.

François.

Je suis prêt à vous donner les deux; parlez.

Gerval.

Qu'est devenu le portrait de mon oncle?

François, montrant le cabinet.

Il est là.

Gerval.

As-tu la clef de cette porte?

François.

La voilà.

Gerval, très-vivement.

Mon ami, par grâce, je t'en supplie, fais-moi voir mon oncle.

François.

Diable! mais... c'est que... c'est embarrassant.

Gerval.

Mon bon ami, ne me refuse pas ce que je te demande, que je puisse le voir encore une fois, et je meurs content.

François.

Je le voudrais, mais cela ne se peut pas.

Gerval.

Tu me refuses?

François.

Je ne puis faire différemment... et si vous en saviez la raison..., vous diriez comme moi.

Gerval.

Mais quelle est cette raison?

François.

Foi d'honnête homme, je ne puis vous la dire.

Gerval.

Je partirai-donc sans le voir !

François.

Oh ! que non. — Tout ce qu'il y a de plus précieux dans le château est là dedans . . . personne n'y peut entrer, ce sont mes ordres; mais je vais vous aller chercher le tableau et vous le verrez ici.

Gerval, transporté.

Il fallait-donc le dire !

François.

Quand on est dans l'embarras, on ne pense pas à tout.

Gerval, avec la plus grande chaleur.

Va, François; va, ne me fais pas attendre et tu m'obligeras doublement.

François.

C'est l'affaire d'un instant. *(Gerval veut le suivre.)* Restez-là, monsieur, . . . Restez-là. *(Il entre dans le cabinet.)*

SCÈNE X.

GERVAL *seul.*

Je vais le revoir! je vais porter mes derniers regards sur mon bienfaiteur, et m'éloigner d'ici pour jamais. Chère Pauline, à quoi t'ai-je réduite! pourras tu supporter tant de fatigues et tant de maux !

SCÈNE XI.

GERVAL, FRANÇOIS *(apportant le tableau.) M. de Monval doit être ressemblant et peint dans le costume indiqué au premier acte. Le tableau doit avoir 28 pouces de hauteur sur 23 de largeur; et le cadre doré.*

François.

Tenez, monsieur, voilà le portrait.

Gerval le regarde avec attendrissement, il ôte son chapeau avec le plus grand respect et se met à genoux lentement. M. de Monval lève le rideau et regarde tout ce qui se passe avec le plus grand intérêt. François ne continue de parler qu'après la pantomime de Gerval.

Vous le reconnaissez! C'est le même que vous entouriez de fleurs tous les ans au jour de la fête de notre bon maître.

Gerval, toujours à genoux.

Oui, c'est lui-même. O mon oncle! ô mon bienfaiteur! voilà-donc la dernière fois que je pourrai vous voir? mon père, vos traits resteront gravés dans mon cœur, vous avez pu me haïr, mais je n'ai pas cessé de vous aimer, et je jure par le ciel, que je n'ai jamais mérité ni votre haine ni votre abandon.

François adresse ces mots à l'oncle.

Je lui ai dit cent fois.

Gerval, continuant avec ame, chaleur et attendrissement.

Non, ce n'est point vous qui m'avez abandonné; non, ce n'est point vous qui avez causé mes malheurs; la haîne n'était point faite pour votre ame douce et bienfaisante, le fiel de la vengeance ne remplissait pas votre cœur; vous aimiez à faire des heureux.... et moi seul sur la terre!.... mais pardon, pardon, ô le meilleur des hommes! on a causé votre erreur, mais je ne me souviendrai que de vos bienfaits. Orphelin dès mon bas âge, je devins votre fils d'adoption, vous m'avez arraché du sein de la misère, et on vous a forcé de me rendre au malheur. Adieu, mon oncle, adieu; veillez sur moi, veillez sur tout ce qui m'est cher! je vous remercie des soins que vous avez pris de mon enfance, je n'en perdrai jamais le souvenir; et avant de quitter ces lieux, je graverai sur votre tombe, *regrets éternels*, *amour et reconnaissance*.

François.

Monsieur, on vient, remettez-vous. (*Il va porter le tableau dans la coulisse. Gerval se relève.*

SCÈNE XII.

GERVAL, M. D'HERMONVILLE, LE ROC, FRANÇOIS, M. DE LA JAUKÈRRES, Mad. DE LA JAUKÈRRES, DOMESTIQUES.

M. *d'Hermonville*, le testament à la main.

MESSIEURS, nous voilà tous assemblés pour la lecture du testament; je réclame votre attention. Après cette lecture, nous aurons bien des choses à dire, et beaucoup à faire.

Mad. *de la Jaukèrres.*

Mon mari étant le seul héritier, nous n'aurons de discussions avec qui que ce soit.

Le Roc.

Oh! avec moi, s'il vous plaît. Après l'ouverture du testament, il faudra ouvrir la caisse.

M. *de la Jaukèrres.*

C'est ce que l'on verra.

Le Roc.

Il faut le promettre, car l'huissier est là.

M^d. *de la Jaukèrres.*

Vous avez eu l'audace de faire venir un huissier ?

Le Roc.

A vos frais et dépens. Aujourd'hui l'on paie, ou l'on est capturé....

M. *d'Hermonville.*

Eh ! messieurs, ces débats sont indécens, permettez-moi de vous le dire. (*à M. de la Jaukèrres.*) Vous êtes ici pour entendre les dispositions de votre oncle. Ce moment douloureux vous rappelle une perte bien grande, et qui doit vous être bien sensible.

M. *de la Jaukèrres.*

Oh ! sûrement ; mais avec de la raison, on se console.

Le Roc.

Et, avec l'héritage, on se divertit.

M. *de la Jaukèrres.*

Si le procureur dit encore un mot, je le fais mettre à la porte.

M. *d'Hermonville.*

Vous appercevez-vous que j'attends ? Veuillez vous asseoir. *Les domestiques donnent des siéges. M. d'Hermonville reste debout; il s'apperçoit que l'on n'a pas donné de siége à Pauline.*) Donnez un fauteuil à madame.

M. *de la Jaukèrres.*

Oh ! sans doute.

M. *d'Hermonville*, faisant signe aux domestiques de se retirer.

J'espère que l'on ne m'interrompra plus.

M. *de la Jaukèrres* se lève, regarde tout le monde, étend les bras.

Chût !.....

M. *d'Hermonville.*

Voilà, messieurs, le testament. Il est écrit sur l'enveloppe : « M. d'Hermonville, chargé de l'exécution du présent, n'en » pourra faire l'ouverture qu'en présence de mes deux neveux. »

J'ai rempli ses intentions, en vous priant de vous rendre ici. (*Il leur montre le paquet.*) Le cachet vous est connu, ainsi que l'écriture du défunt. Tout est de sa main, et vous allez entendre ses dernières volontés. (*Il lit.*) « En pleine santé et » raison, je donne mon ame à Dieu ; voulant reconnaître les » bons soins et l'amitié de Charles Gerval de la Jaukèrres, » mon neveu aîné, je l'institue mon légataire universel, et » je lui donne tout ce qui m'appartiendra au jour de mon décès. » Je prie M. le major d'Hermonville d'être mon exécuteur tes-

» tamentaire, et de me donner en cette occasion la marque la » plus importante de l'attachement qu'il m'a conservé jusqu'au » dernier instant de ma vie. Fait au château de la Meillière, » près de Toulouse, le 20 juin 1777. *Signé* Monval ».

Vous avez entendu, messieurs, la lecture du testament?

M. *de la Jaukèrres.*

Oui, monsieur.

M. *d'Hermonville*, à la Jaukèrres.

Vous, monsieur, vous avez en entier la succession de votre oncle. (*A Gerval.*) Vous, jeune homme infortuné, vous n'avez rien.

Gerval.

Mon oncle était le maître de son bien; il en a disposé, cela est juste. Il ne me devait rien; je ne dois pas me plaindre. Je me souviens de ce qu'il a fait pour moi, et ma reconnaissance ne sera pas diminuée par la préférence qu'il accorde à monsieur.

M. *d'Hermonville.*

Si votre oncle fut sévère envers vous, j'ose espérer que monsieur votre frère sera généreux.

M. *de la Jaukèrres*, vivement.

Que dites-vous, monsieur?

M. *d'Hermonville.*

Ce que probablement vous vous direz à vous-même. (*A voix basse.*) Regardez Gerval; voyez sa jeune et intéressante épouse, et vous saurez ce que vous aurez à faire.

M. *de la Jaukèrres.*

Je ne dois faire que la volonté de mon oncle.

M. *d'Hermonville.*

Eh la vôtre est de ne rien donner à votre frère? (*La Jaukèrres tourne la tête et prend du tabac.*) Rien?.... absolument rien? Ils s'enretourneront à pied?..... Ils regagneront leur chaumière, sans recevoir de vous le moindre secours. (*Après un temps, avec force et impatience.*) Silence cruel!...... Répondez donc.

M. *de la Jaukèrres*, avec humeur.

Et! vous m'accablez de questions....

M. *d'Hermonville.*

Inutiles. (*En élevant la voix, et regardant du côté du cabinet.*) Votre oncle s'est trompé; je le dis tout haut, afin que l'on puisse m'entendre. Il vous a donné une préférence que vous ne méritez pas. Il était bon, sensible, généreux; vous ne lui ressemblez point; vous avez hérité de ses biens, et non de ses sentimens. Quoi! vous verrez votre frère, votre ami, celui qui vous a donné dans tous les tems des preuves constantes de son attachement; qui vous a sauvé la vie en exposant la sienne, qui vous aime encore malgré votre dureté; vous

le verrez, dis-je, livré aux travaux les plus pénibles pour faire exister sa jeune épouse et son vieux père; tremper la terre de sa sueur dès le lever de l'aurore, et rentrer le soir sous son toît rustique, sans y trouver, peut-être; le simple repas que tout homme laborieux doit attendre de son travail? Tandis que vous, vivant dans un hôtel superbe, affaissé sous le poids de votre oisiveté, vous jouirez de la profusion que vous offriront les dons de la fortune? Votre superflu ferait son bonheur, et vous ne le lui donnerez pas? En sortant de votre château, quand vous serez dans votre magnifique équipage, si vous le rencontrez, accablé de fatigues, couvert de poussière, et se traînant à peine; vous détournerez donc les yeux pour ne pas l'appercevoir? Votre cœur ne se brisera pas à la vue de ce douloureux spectacle? Un murmure ne s'élevera pas du fond de votre conscience pour vous crier: Regarde ton frère, et soulage-le? C'est impossible! Votre avidité est un délire, votre haine une erreur, et votre endurcissement serait un crime; vous ne le commettrez pas! (*Avec la plus grande sensibilité.*) Voilà, voilà votre frère, tendez-lui la main, ouvrez-lui vos bras, réconciliez-vous, et pressez-le contre votre sein; que la haîne et l'avarice disparaissent devant la nature. Faites un acte d'équité; offrez à Gerval... le quart de l'héritage,... le huitième,... ou faites-lui une petite pension;... donnez-lui dumoins de quoi se traîner sur la route sans mourir d'inanition...... Vous ne consentez à rien? Vous n'avez point d'ame! Vous courez à votre perte, et le ciel vous punira.

M. *de la Jaukèrres.*

Monsieur votre éloquence est admirable; mais le tableau est un peu forcé; la misère de Gerval n'est pas aussi réelle que vous la supposez; et son voyage d'Espagne?.....

Gerval, se levant.

Mon voyage d'Espagne!.... Eh bien!....

M. *de la Jaukèrres*, se levant, dit d'un ton ironique.

Avouez qu'il vous fut très-lucratif, et que vous avez eu d'avance votre part dans la succession......

Gerval, d'un ton terrible et menaçant.

Traître!..... si les liens du sang ne retenaient mon bras....

Pauline, le retenant.

Gerval!....

M. *d'Hermonville.*

Point d'emportement.

Gerval, d'un ton calme.

Soyez tranquilles; je suis malheureux, je ne me rendrai pas criminel. (*A la Jaukèrres, d'un ton concentré.*) Je ne doute plus de vos sentimens. Il fallait, pour réussir dans vos nobles projets, vous emparer de la confiance de mon oncle, me

bannir de sa présence, intercepter mes lettres, me retirer sa tendresse, ses bienfaits, m'arracher de son cœur et le laisser mourir en me maudissant! (*Avec une explosion terrible.*) Voyons donc si vos calomnies pourront tenir contre mon innocence (*En mettant la main sur sa poitrine.*) Les preuves sont là; elles sont évidentes, irrévocables. (*La Jaukèrres détourne la tête.*) Ne vous détournez point; vous m'avez accusé, vous devez m'entendre; un homme tel que vous ne doit pas craindre de se troubler, ni de rougir; je vous crois au-dessus du remords.

M. *de la Jaukèrres.*

Remords tant qu'il vous plaira, mais les cent mille francs ont disparu.

Gerval, avec la plus grande énergie.

Je les ai défendus jusqu'à la dernière goute de mon sang. Pour vous convaincre, regardez mon sein, déchiré par cinq blessures. Me suis-je traversé la poitrine par un coup de feu? Me suis-je donné quatre coups de poignards pour assurer mon imposture et garder le dépôt dont j'étais chargé? On ne put me le ravir que, lorsqu'étendu sur la poussière, mon dernier soupir était prêt à s'exhaler... O mon oncle! vous, qui par vos vertus devez occuper le séjour de l'homme juste, vous, qui dans cet instant pouvez connaître la vérité, jugez-moi, et que votre malédiction charge ma tête, si ma bouche a proféré le mensonge! — S'il peut m'entendre, vous devez frémir! c'est vous, barbare, qui avez osé me soupçonner, me perdre, et me déshonorer.... Un frère! ah! ce trait fait horreur! Va, jouis de ton opulence, oublie qu'elle est ton détestable ouvrage; sois heureux, si tu peux l'être; je te pardonne, garde tout, je ne veux rien, rien de toi; je ne t'estime pas assez pour accepter tes bienfaits.

M. *d'Hermonville*, à la Jaukèrres.

Vous avez entendu?

M. *de la Jaukèrres.*

Très-bien.

M. *d'Hermonville.*

Que répondez-vous?

M. *de la Jaukèrres.*

Je réponds que, ce que vient de dire monsieur ne me prouve rien; que je prends possession, et que, tous tant que vous êtes, je vous invite à me laisser en repos et à vous retirer promptement.

M. *d'Hermonville*, avec force et sentiment.

Vous m'indignez, et me feriez sortir de mon caractère. Homme avide! avant peu vous serez bien à plaindre, et vous n'obtiendrez pas la pitié que vous refusez à votre frère, je vous le prédis. Ah! si votre oncle pouvait sortir du tombeau, s'il

pouvait vous voir et vous entendre, il se repentirait d'avoir abandonné l'homme vertueux pour enrichir des ingrats et des cœurs dénaturés.

M. *de la Jaukèrres.*

Le bonhomme est bien; il repose, et, selon vos vœux, il ne sortira pas du tombeau pour faire un autre testament.

SCÈNE XIII.

Les Précédens, M. de Monval.

M. de Monval, (sortant vivement du cabinet, dit d'une voix terrible.)

Vous vous trompez, le voici!

Tous, (hors M. d'Hermonville.)

C'est lui!

(TABLEAU GÉNÉRAL.)

Gerval et Pauline tombent à genoux, les bras levés vers le ciel; la Jaukèrres reste stupéfait, et la bouche béante; madame de la Jaukèrres est renversée obliquement dans son fauteuil, la face tournée vers M. de Monval. Le Roc reste assis, le corps en avant, une main appuyée sur sa canne; de l'autre main il porte sa loupe à ses yeux et fixe M. de Monval. M. d'Hermonville reste en place et a l'air épanoui et triomphant. Ce tableau produit le plus grand effet à la représentation.

Mad. *de la Jaukèrres.*

Il n'est pas mort.

M. *de la Jaukèrres.*

C'est singulier!

Le Roc, frappant de sa canne.

Je ne serai pas payé.

M. *de la Jaukèrres*, d'un air suppliant.

Mon oncle.....

M. *de Monval*, avec la plus grande explosion.

Moi, ton oncle!.... Vils calomniateurs, vous ne pouvez plus me tromper; j'ai lu! j'ai entendu! voilà votre crime et mon injustice.... Je vais punir et récompenser. (*Il relève Gerval qui se jette dans ses bras. Il prend le testament à d'Hermonville.*) Que ce testament, gage de ma faiblesse et de votre perfidie soit annullé sans retour. (*En le déchirant.*) Je casse, j'anéantis ce que je fis en votre faveur; je déclare Gerval mon unique héritier, et, dès ce moment, je le mets en possession de la moitié de mon revenu : tout, tout sera pour l'homme de

bien; il ne doit rester aux méchants que la honte, le désespoir, et le mépris qu'ils ont justement mérités.

Mad. *de la Jaukèrres*, vivement.

Quoi, Monsieur, vous nous privez de tout?

M. *de Monval.*

Oui! si j'avais des trésors, je les engloutirais plutôt que d'enrichir des monstres tels que vous.

M. *de la Jaukèrres* à Mad. de la Jaukèrres, dit en tremblant.

Retirons-nous, Madame, retirons-nous.

Mad. *de la Jaukèrres*, au comble de la colère.

Oui, oui, retirons-nous; mais nous verrons si l'on doit se faire passer pour mort afin de surprendre les gens. Ce que vous venez de faire, atteste que la folie ou l'enfance est votre position. Nous allons vous attaquer, vous faire interdire et peut-être vous faire enfermer pour vous empêcher de faire un mauvais usage de vos biens; vous verrez ce dont je suis capable. Sortons, M. de la Jaukèrres, sortons. (*Ils sortent.*)

Le Roc, allant après eux.

Et moi, je vais vous faire appréhender au corps, jusqu'à l'entier paiement de la somme de soixante-un mille francs, quatorze sous, six deniers, par vous à moi légitimement dus.

Gerval, à Le Roc.

Point de violence, je paierai tout.

Le Roc, bas à Gerval.

J'accepte. (*haut à M. de Monval.*) Monsieur, la leçon que vous leur donnez leur coûte un peu cher, mais ils la méritaient; ils sont humiliés, et tout le monde doit en être content. S'ils vous attaquent, prenez-moi pour votre procureur; je vous défends, et leur ruine est certaine. Serviteur, souvenez-vous de Me. le Roc. (*Bas à Gerval.*) Je vais vous attendre dans votre appartement. (*haut.*) Recevez mes très-humbles salutations. (*Il sort.*)

SCÈNE XIV ET DERNIÈRE.

M. D'HERMONVILLE, M. DE MONVAL, GERVAL, PAULINE.

(*M. de Monval est allé s'asseoir dans un fauteuil, et M. d'Hermonville est appuyé sur le dossier.*)

Pauline, bas à Gerval.

Parle donc pour ton frère.

Gerval, bas.

Ce n'est pas le moment.

M. *d'Hermonville*, à M. de Monval.

Eh bien! mon ami?

M. *de Monval*, se levant.

Eh bien! j'ai perdu. (*Il passe entre Gerval et Pauline.*)

Pauvre Gerval ! aimable Pauline ! vous avez bien souffert,..... et c'était ma faute ! Vous ne m'en voulez point, n'est-il pas vrai ? *(Gerval prend la main de son oncle et la porte sur son cœur.)*

Pauline.

Pas du tout.

M. *de Monval.*

Mes enfans, vous irez chercher votre bon père..... Il sera mon ami, Pauline,..... et je veux faire beaucoup de bien pour réparer le mal que j'ai fait.

M. *d'Hermonville*, à M. de Monval.

Vous allez avoir une charmante famille.

M. *de Monval.*

Quand vous voudrez, d'Hermonville, elle sera la vôtre. J'ai suivi vos conseils, je vous ai de grandes obligations ; et si à mon tour je puis.....

M. *d'Hermonville.*

Mon ami, je suis content ! Les orgueilleux sont punis, les honnêtes gens triomphent ; ma tâche est remplie, et c'est tout ce que je desirais.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE LEVALLOIS.

